UNIVERSITE DE RENNES
U.E.R. Médicales et Pharmaceutiques

Année 1983 N°

MÉMOIRE

pour le

CERTIFICAT D'ETUDES SPÉCIALES DE PSYCHIATRIE

par

Richard FICHET

né le 8 Décembre 1950 à Pontivy (56)

Interne des Hôpitaux Psychiatriques

Présenté et soutenu publiquement le 20 Juin 1983

CONTRIBUTION A L'ETUDE DE L'HYSTERIE COLLECTIVE

A propos d'un fait d'ethnopsychiatrie :

LES ABOYEUSES DE JOSSELIN

Médiathèque Palmpont
0 3521 00052867 1

Président : Monsieur le Professeur agrégé BADICHE

Membres du Jury : Monsieur le Professeur agrégé KRESS
Monsieur le Professeur SABOURAUD
Monsieur le Docteur BOURCY
Monsieur le Docteur CARRER

UNIVERSITE DE RENNES
U.E.R. Médicales et Pharmaceutiques

Année 1983

N°

MÉMOIRE

pour le

CERTIFICAT D'ÉTUDES SPÉCIALES DE PSYCHIATRIE

par

Richard FICHET

né le 8 Décembre 1950 à Pontivy (56)

Interne des Hôpitaux Psychiatriques

Présenté et soutenu publiquement le 20 Juin 1983

CONTRIBUTION A L'ETUDE DE L'HYSTÉRIE COLLECTIVE

A propos d'un fait d'ethnopsychiatrie :

LES ABOYEUSES DE JOSSELIN

Président : Monsieur le Professeur agrégé BADICHE

Membres du Jury : Monsieur le Professeur agrégé KRESS
Monsieur le Professeur SABOURAUD
Monsieur le Docteur BOURCY
Monsieur le Docteur CARRER

UNIVERSITE DE RENNES

U.E.R. MEDICALES

- Physico-Chimie Biologie Fondamentale et appliquée
- Clinique et Thérapeutique
- Santé dans la Collectivité

PROFESSEURS TITULAIRES et PROFESSEURS TITULAIRES à TITRE PERSONNEL

PECKER	Jean	Clinique Neuro-Chirurgicale
DOBY	Jean-Marie	Parasitologie et Zoologie Appliquée
BOUREL	Michel	Clinique Médicale A
CHAMBON	Yves	Histologie et Embryologie
SENECAL	Jean	Pédiatrie
FERRAND	Jacques	Orthopédie-Traumatologie
SABOURAUD	Olivier	Neurologie et Psychiatrie
RICHIER	Jean-Laurent	Pathologie Interne et Générale
FERRAND	Bernard	Anatomie Pathologique
MICHAUX	Pierre	Médecine Légale et Médecine du Travail
GASTARD	Joseph	Hépato-Gastro-Entérologie
PAULET	Georges	Physiologie
NICOL	Marc	Biochimie Médicale.
VAN DEN DRIESSCHE	Jean	Pharmacologie
GOUFFAULT	Jacques	Cardiologie
LENOIR	Pierre	Médecine Interne
LAUNOIS	Bernard	Clinique Chirurgicale
LEBORGNE	Pierre	Médecine Interne (Cardiologie)
DANRIGAL	Albert	Pneumo-Phtisiologie
LOUVIGNE	Yves	Hydro-Climatologie et Rééducation Fonctionnelle
CARTIER	François	Clinique des Maladies Infectieuses
FAUCONNIER	Bernard	Bactériologie-Virologie
LE GALL	Jean-Yves	Biochimie Médicale
PAWLOTSKY	Yves	Clinique Thérapeutique
SIMON	Marcel	Clinique Médicale B
JEZEQUEL	Charles	Pédiatrie
GUERIN	Dominique	Séméiologie Médicale
LOGEAIS	Yves	Clinique Chirurgicale et Cardio-Vasculaire et Thoracique
BABUT	Jean-Michel	Clinique Chirurgicale Infantile
BOURDINIERE	Julien	Oto-Rhino-Laryngologie
GIRAUD	Jean-Robert	Clinique Obstétricale
DUVAL	Jean-Marie	Anatomie et Organogénèse
SIMON	Jacques	Radiologie
MOREL	Henri	Hématologie,

PROFESSEURS SANS CHAIRE

JAVALET	Albert	Neuro-Chirurgie
MAI VAN DAU ép. SAINT MARC	Colette	Anesthésiologie
LE BARS	René	Physiologie
PICARD	François	Histologie, Embryologie, Cytogénétique
MAMBRINI	Antoine	Anatomie et Organogénèse (option : Chirurgie Générale)
CURTES	Jean-Pierre	Médecine du Travail
FAIVRE	Jean	Neuro-Chirurgie
TURPIN	Joseph	Thérapeutique
LEBLAY	Robert	Médecine Interne
PONY	Jean-Claude	Médecine Interne (Cardiologie)
ZOURBAS	Jean	Médecine Préventive et Santé Publique, Hygiène (option : Biologie)
ALLANNIC	Hubert	Médecine Interne
Mme AUGER-CLOAREC	Lise	Biochimie
KERISIT	Jacques	Anatomie Pathologique
LE MAREC	Bernard	Pédiatrie, Génétique Médicale
RIOUX	Claude	Chirurgie Thoracique et Cardio-Vasculaire
URVOY	Martine	Ophtalmologie
BELLOSSI	André	Biophysique
RAMEE	Alain	Radiologie
BEAUCOURNU	Jean-Claude	Parasitologie

PROFESSEURS AGREGES

MASSE	André	Orthopédie-Traumatologie
MELKI	Gérard	Biophysique
BADICHE	André	Psychiatrie d'Adultes
LOUVET	Micheline	Anatomie Pathologique
CHEVET	Dominique	Néphrologie
CHATEL	Marcel	Neurologie
LE PRISE	Pierre-Yves	Hématologie, Maladies du sang (option : clinique
KERDILES	Yvon	Chirurgie Générale
CAMPION	Jean-Pierre	Chirurgie Générale
THOMAS	Rémy	Réanimation Médicale
ALMANGE	Claude	Médecine Interne (Cardiologie)
BRACQ	Henri	Chirurgie Infantile
CARSIN	Michel	Radiologie
DARDENNE	Philippe	Pédo-Psychiatrie
GOSSELIN	Michel	Hépatologie, Gastro-Entérologie
DANIEL-CHEVRANT-BRETON	Jacqueline	Dermato-Vénérologie
DAUBERT	Claude	Cardiologie
BRISSOT	Pierre	Médecine Interne
LANGLAIS	Frantz	Orthopédie-Traumatologie
GRALL	Jean-Yves	Gynécologie-Obstétrique
LOBEL	Bernard	Urologie
PAILHERET	Jean-Paul	Orthopédie-Traumatologie (option : Chirurgie Plastique)
SCARABIN	Jean-Marie	Anatomie et Organogénèse (option : Neuro-Chirurgie)
TOULOUSE	Pierre	Physiologie
LE CLEC'H	Guy	Oto-Rhino-Laryngologie
AVRIL	Jean-Loup	Bactériologie
ALLAIN	Hervé	Pharmacologie
CATROS	André	Ophtalmologie
HERRY	Jean-Yves	Biophysique
LEGUERRIER	Alain	Chirurgie Thoracique et Cardio-Vasculaire

A Monsieur le Professeur Agrégé BADICHE,

Président du Jury,

A Monsieur le Professeur Agrégé KRESS,

Monsieur le Professeur SABOURAUD,

Monsieur le Docteur BOURCY,

Monsieur le Docteur CARRER

Membres du Jury,

qui ont accepté de juger ce travail,

qu'ils trouvent ici l'expression de notre reconnaissance.

A Monsieur le Docteur SAULNIER, Psychiatre,
qui nous a conseillé de réaliser
cette étude sur les Aboyeuses de Josselin.

A Monsieur le Docteur PAGOT,

Médecin-Chef au C.H.S. de SAINT AVE,

chez qui nous avons le plaisir de travailler

et dont nous appréçions les qualités humaines

et professionnelles.

A Monsieur le Docteur PRUD'HOMME,

Médecin-Chef au C.H.S. de SAINT AVE,

dont nous avons pu remarquer la joie d'enseigner,

lors d'un stage effectué dans son service.

A Mmes GUIBOUIN et VALY, secrétaires médicales

qui nous ont apporté leur précieuse collaboration

pour la réalisation de ce travail.

A ma famille,

A mes amis,

avec toute mon affection.

CONTRIBUTION à L' ETUDE DE L' HYSTERIE COLLECTIVE

A propos d'un fait d'ethno-psychiatrie :

Les ABOYEUSES de JOSSELIN

Aboyeuses amenées à l'Église.

INTRODUCTION

Originaire de Bretagne Centrale, nous avons été frappé par les impressions et les commentaires, le plus souvent spontanés, de collègues psychiatres ou de personnes ayant une activité professionnelle très éloignée de cette discipline ; ces commentaires ont trait en particulier à l'ampleur encore persistante des manifestations à caractère religieux mais aussi aux mentalités, aux coutumes et à la personnalité des Bretons. Nous-mêmes lors d'une première excursion en Finistère, avons eu des impressions du même ordre, notamment l'example de ces femmes bigoudènes parlant la langue bretonne dans un grand magasin.

Ces impressions sont :

- le dépaysement,
- la surprise, l'étonnement.

Elles débouchent sur une prise de conscience qui peut ainsi se résumer : l'existence d'une autre culture.

Lorsque nous avons pris connaissance du phénomène collectif des Aboyeuses, les implications culturelles nous sont apparues d'emblée très importantes : ce phénomène ne peut être compris qu'en analysant l'arrière-plan ethno-culturel.

Nous envisageons successivement :

1°) Le cadre et les limites de cette étude avec en particulier la notion de la spécificité culturelle de la Bretagne, une définition de l'ethnopsychiatrie, de l'hystérie et la référence constituée par l'étude du tarentisme.

2°) L'étude descriptive, historique du phénomène collectif des Aboyeuses, les commentaires cliniques.

3°) L'interprétation globale de ce phénomène dans une perspective historique, culturelle et religieuse.

4°) Quelques réflexions sur la croyance.

Le but de cette étude est de mettre en relation cette autonomie culturelle et un phénomène psychopathologique durable, d'hystérie collective ; cette étude devrait contribuer à une meilleure compréhension de personnalités fréquemment rencontrées en pratique quotidienne, notamment des personnalités hystériques.

==========

I - LES LIMITES DE CETTE ETUDE. LES DEFINITIONS.

Dans ce chapitre nous allons dégager tout d'abord ce qui fonde la spéficité culturelle de la Bretagne, puis nous essaierons de cerner le concept d'ethnopsychiatrie, nous poursuivrons par la définition de l'hystérie. Enfin, on présentera l'ouvrage d'Ernesto de Martino (la Terre du Remords), dont on s'inspirera de la démarche pour l'étude des Aboyeuses.

A) La SPECIFICITE CULTURELLE DE LA BRETAGNE.

a) l'histoire des Celtes et des Bretons.

Les Celtes sont des indo-européens qui ont essaimé de la plaine centrale asiatique. Une partie des indo-européens est allée peupler le Gange et l'Iran. Une autre partie s'est orientée vers l'Ouest et a colonisé les populations qui existaient en Europe, notamment en Gaule ; les Celtes ont donc peuplé pratiquement toute l'Europe occidentale. En Bretagne notamment, ils y ont trouvé les suceesseurs des constructeurs de mégalithes. On sait que les mégalithes avaient un caractère sacré. L'usage du fer fut apporté en Gaule par les Celtes qui l'envahirent vers le VIIIè siècle avant notre ère, mais les Celtes ne conquirent l'Armorique (Armorique signifie : près de la mer) que beaucoup plus tard (200 à 300 ans avant J.C.) ; ils s'installèrent aussi dans les Iles Britanniques. L'Armorique fut romanisée elle aussi, les Venètes résistant beaucoup mieux à l'invasion. La Christianisation lente commença ensuite, vers le IIIè siècle. Vers le VIè siècle, eut lieu l'immigration bretonne venue de la Bretagne d'Outre-Manche; ils s'installèrent surtout à l'Ouest de la péninsule, qui prit alors le nom de Bretagne ; ce fut une receltisation de la péninsule, principalement dans la zone que l'on appelle actuellement la Basse-Bretagne.

On appelle aujourd'hui pays celtes "ceux qui parlent, même partiellement, une langue celtique," (Markale) ; ces pays celtophones sont à l'heure actuelle l'Irlande, la Pays de Galles, la Bretagne Armoricaine, et l'Ile de Man et l'Ecosse.

Nous aurons l'occasion d'évoquer dans un autre chapitre la fin de l'Indépendance de la Bretagne et les conséquences de l'organisation politique, religieuse... sur la psychopathologie (acte d'union en 1532).

b) La spécificité culturelle de la Bretagne.

Ce bref rappel de la préhistoire et de l'histoire bretonne permet de relier cette histoire aux aspects d'identité culturelle bretonne. Dans sa thèse "Influence ethnoculturelle sur les phénomènes psychopathologiques fréquemment observés en Bretagne" S. Liéger (années 79-80 Rennes), dégage les principaux thèmes de cette identité.

. la langue : "la richesse du vocabulaire breton se manifeste non seulement par son fond celtique, mais aussi par ses emprunts à des langues étrangères et par la création de mots nouveaux".

. ensuite la littérature, les arts: "l'art s'est épanoui en Bretagne dans le gothique religieux des XVè siècle et XVIè siècle".

. le folklore authentique désigne la tradition, légendes et croyances profondément ancrées en Bretagne.

Les traits de caractère du breton, décrits par Botherel, sont l'affectivité, l'inhibition, la ténacité,une grande vie intérieure, le goût du fantastique, de l'idéalisme, l'attachement au sol, aux traditions, au passé. Notons que cette description s'applique à un peuple rural pour l'essentiel. Ajoutons l'importance du phénomène religieux en Bretagne à l'époque des mégalithes comme à celle des Eglises, chapelles, calvaires...

. La structure familiale du couple, que nous développerons ultérieurement.

B) Le CONCEPT d' ETHNOPSYCHIATRIE.

L'ETNOPSYCHIATRIE a pour objet d'étude les ensembles de population ayant des caractères linguistiques, religieux, culturels et historiques similaires. C'est une discipline qui connait depuis plusieurs années un développement considérable, notamment en Bretagne, comme en témoignent les ouvrages, thèses, publications qui se multiplient. Dans l' Encyclopédie Médico-Chirurgicale, la définition de l'ethnopsychiatrie est "l'Etude des affections mentales en fonction des groupes ethniques ou culturels auxquels appartiennent les malades". Le Dr Carrer (1), en définissant l'ethnopsychiatrie, constate que le terme "ethnie" est très extensif "ensemble d'individus que rapproche un certain nombre de caractères de civilisations notamment la communauté de langue et de culture" (alors que la race dépend de caractères anatomiques). Ce qui conduit à une difficulté de cerner précisément le champ de l'étude.

L' Ethnopsychiatrie bretonne s'applique donc à l'étude de l'homme breton avec les caractéristiques que nous avons décrit. "Il faut se demander s'il ne s'est pas créé dans les populations d'origine celte, et chez les Bretons en particulier, une organisation de la personnalité qui, structurellement, l'amène en cas de déviation pathologique, à manifester de façon préférentielle des tendances toxicomaniaques et à produire des réactions dépressives" (Dr Carrer (). Et encore: "les conduites hystériques s'observent fréquemment en Bretagne"(2). Il s'agit de relier des caractères ethno-culturels marqués, aux troubles psycho-pathologiques, au contact des deux cultures, française et bretonne. Pour ce qui concerne les Aboyeuses de Josselin, il s'agira de relier ce phénomène collectif aux caractéristiques culturelles de la Bretagne

---

(1) "Qu'est-ce au juste que l'Ethnopsychiatrie?" - Revue de Neuro-Psychiatrie de l'Ouest, Nov. 77 ,n° 58.
"Pour une Ethnopsychiatrie en Bretagne" - Revue de Neuro-Psychiatrie de l'Ouest , Mai 78 , n° 60

(2) "Les Bretons - Ethno-histoire" :" Le Matriarcat psychologique des Bretons" Payot , p. 183.

et à l'acculturation.

Au niveau de l'ethnopsychiatrie psychanalytique, Devereux (1) décrit deux types d'inconscient :

- ce qui n'a jamais été conscient, les représentants du ça.
- Ce qui ad'abord été conscient mais a été refoulé par la suite.

Le matériel refoulé d'origine consciente, peut se diviser en deux groupes : le segment inconscient de la personnalité ethnique et l'inconscient idiosynérasique.

"Le segment inconscient de la personnalité ethnique désigne l'inconscient culturel. L'inconscient ethnique d'un individu est cette part de son inconscient total qu'il possède en oommun avec la plupart des membres de sa culture. Il est composé de tout ce que chaque génération apprend elle-même à se refouler puis, à son tour, force la génération suivante à refouler; chaque culture exige que certains fantasmes, pulsions soient refoulés. Le matériel qui constitue l'inconscient ethnique est maintenu à l'état refoulé par certains mécanismes de défense, renforcés et souvent même fournis par les pressions culturelles. Toutefois les moyens défensifs que la culture met à la disposition de l'individu afin de lui permettre de refouler ses pulsions culturellement dystones peuvent s'avérer insuffisantes. Un grand nombre d'individus éprouvent des difficultés à maitriser et à cacher leurs conflits. La culture tend alors à fournir, bien qu'à contrecoeur, certains moyens culturels qui permettent à ces pulsions de s'exprimer au moins de façon marginale. Il s'agit d'une reconnaissance de l' inévitable". Quant à l'inconscient idiosyncrasique, il désigne les éléments refoulés sous l'action des stress uniques et

(1) Essais d'Ethnopsychiatrie générale (Ed. Galimmard)

spécifiques. Devereux a classé les différents désordres de la personnalité en quatre rubriques : les désordres idiosyncrasiques, les désordres "sacrés" du type chamanique, les désordres ethniques et les désordres types. Nous décrirons les désordres ethniques car les Aboyeuses nous paraissent entrer dans ce cadre. Devereux nous dit qu'ils s'inscrivent facilement dans les catégories nosologiques modernes ; " ils sont en outre structurés et agencés culturellement et possèdent, d'ordinaire, un nom". La plupart des rites surnaturels violent les règles et offensent les valeurs qui gouvernent l'existence quotidienne , et Devereux de citer des rituels de rébellion, en Afrique. En ce qui concerne, la symptomatologie des désordres ethniques, elle reflète la nature spécifique des conflits qui prédominent dans une culture, la culture fournit les défenses pour combattre les conflits et pulsions qu'elle pénalise. Un désordre est qualifié d'ethnique quand il a subi une structuration culturelle, c'est un "trouble du comportement" qui coïncide avec un type de comportement approuvé par la société. Il existe en outre une corrélation entre désordre ethnique et processus d'acculturation.

C - L' HYSTERIE..... L' HYSTERIE COLLECTIVE.

L' HYSTERIE est une névrose caractérisée par l'hyperexpressivité somatique des idées, des images et des affets inconscients; ses symptômes sont les manifestations psychomotrices, sensorielles ou végétatives de cette "conversion somatique"; cette définition du manuel de Psychiatrie de Henri EY est assez concise et rassurante, mais certaines descriptions, notamment lorsqu'il s'agit de personnalité hystérique et le fait que l'on rencontre souvent des hystéries non médicales ou en tout cas non médicalisées, oblige à voir que l'hystérie n'a

existe en chacun de nous, c'est ainsi que pour Israël, on peut découvrir en filigramme l'hystérie dans de nombreux mouvements de contestation, de libération. Cet auteur cite Lasègue : "la définition de l'hystérie n'a jamais été donnée et ne le sera jamais" ; le terme d'hystérie dépasse en effet le cadre de la psychiatrie nosologique ; y aurait-il une hystérie de la vie "normale" et une hystérie "médicale", "pathologique" ? Cette question laisse perplexe, comme elle a intrigué les observateurs de l'époque des Aboyeuses. L. Israël insiste sur le caractère relationnel de l'hystérie, qui est certes un échec, mais malgré tout, mode de relation. "Les symptômes expriment un message qui s'adresse à un destinataire, même si le destinataire et moins encore le contenu du message, ne sont connus de l'expéditeur." Le sens de ce message est décodé par Freud lorsqu'il découvre l'inconscient.

L' HYSTERIE COLLECTIVE a connu un essor en Europe à partir de la fin du Moyen-Age : on trouve par exemple les manies dansantes 25 ans après la grande peste de 1348 ; plus tard, on assiste aux épidémies des couvents entre 1550 - 1650, qui coïncident à l'éclatement du monde religieux après la Réforme et les guerres de religion (F.Sirois, "Remarques sur l'hystérie collective" (Evolution psychiatrique 1977). La plupart de ces manifestations bruyantes ont été, à notre connaissance, sporadiques, de brève durée et n'ont donc pas constitué un phénomène culturellement conditionné comme l'a été, nous le verrons, le phénomène collectif des Aboyeuses.

Ce passage de la psychiatrie à l'ethnopsychiatrie, c'est-à-dire d'une science médicale au domaine des sciences humaines, est parallèle au passage de l'hystérie "individuelle" à l'hystérie collective. Nous voyons là l'arrivée d'une étude pluridisciplinaire qui rompt quelque peu avec nos habitudes de penser : on y perdra peut-être en certitudes mais pour, sans doute, enrichir notre compréhension.

D) Le TARENTULISME.

Ed. de Martino " La Terre du Remords" (Ed. Gallimard).

Ce livre constituera la référence de notre objet d'étude.

En I959, Ernesto de Martino, professeur d'histoire des religions, organise, avec une équipe composée d'un psychologue, d'un psychiatre, d'un musicologue, d'un sociologue et d'une assistante sociale, une expédition dans la région de Salente pour étudier "sur le terrain" le célèbre phénomène appelé tarentulisme ou Tarentisme.

Lors des réunions du séminaire destiné à préparer l'enquête sur le terrain , on voyait réapparaître, note l'auteur, les formes diverses d'étroitesse d'esprit corporatives et les dogmatismes opposés qui étaient le résultat de dialogues trop longtemps interrompus ou jamais inaugurés Une exisgence de fidélité et de loyauté finissait par mettre en cause les diverses réticences corporatives et les dogmatismes contraires.

La Terre du Remords c'est, à strictement parler, la Pouille, terre d'élection du Tarentisme, c'est-à-dire, d'un phénomène historico-religieux dont l'origine remonte au Moyen - Age, qui s'est perpétré jusqu'au XVIIIè siècle et laisse, oaujourd'hui encore, des reliquats utilement observables dans la péninsule salentine. Dans un sens plus large, la Terre du Remords, c'est la terre du mauvais passé qui revient, qui reflue et obsède par son retour.

L'auteur a utilisé comme moyens d'investigation l'enquête sur place et la recherche historiographique.

A la fête des Saints Pierre et Paul (29 juin), les Tarentulés affluent des divers villages de la province de Salente à

la chapelle de Saint-Paul, dans la ville de Galatina, soit pour remercier le saint de la guérison obtenue durant la cure à domicile, soit pour confirmer une telle guérison, soit encore pour l'implorer au cas où la cure à domicile n'a pas été effectuée ou est demeurée inefficace. Du 28 au 30 juin, c'est-à-dire durant les jours de célébration de la fête, à Galatina, les enquêteurs identifièrent à la chapelle trente-cinq tarentulés parmi lesquels dix neuf furent choisis au hasard pour être visités par la suite dans leur propre village. Durant la saison de 1959, les Tarentulés étaient, dans l'ensemble un peu plus de cent dans la province de Salente.

L'hypothèse de travail était que le Tarentisme est un phénomène culturel à réintégrer dans une appréciation historico-religieuse. Cette hypothèse était à mettre en contradiction avec l'hypothèse adverse, c'est-à-dire le Tarentisme considéré comme une maladie ; la maladie en question pouvant être soit une forme d'arachnidisme, soit un désordre psychique. En ce qui concerne le latrodectisme dans la province de Salente, celui-ci est rare; de plus, Galatina jouissait d'une espèce "d'immunité" : Saint- Raul accordait la protection à cette ville, comme étant son "fief" ; la répétition, en outre, à chaque saison, de la crise et de la cure était incompatible avec le syndrome toxique d'un arachnide venimeux, une telle répétition évoquant davantage une cérémonie, un rituel à accomplir ; la différente répartition par sexe (écrasante supériorité numérique féminine), la prédominance du phénomène dans certaines familles, l'âge de la "première morsure", allant de la puberté à la période d'involution, renforçant l'idée de l'autonomie symbolique du Tarentisme par rapport au latrodectisme ; l'indépendance des deux phénomènes n'est pas totale, la crise de Tarentisme empruntant grossièrement les symp-

tômes de l'atteinte toxique du latrodectisme. Pour ce qui est du désordre psychique le psychiatre de l'équipe, équipe dirigée par un historien de la vie religieuse, considérait que le Tarentisme n'entrait pas dans le cadre de la nosographie en cours. Il était toutefois possible qu'un épisode initial de latrodectisme ait eu lieu, suivi du symbolisme mythico-rituel du tarentisme. Dans la plupart des cas, la "morsure" initiale est purement symbolique. Il existe aussi une certaine analogie entre la crise toxique due à la morsure de l'arachnide venimeuse et de l'insolation.

Dans son ouvrage, E. de Martino décrit un exorcisme auquel il a assisté le 24 juin 1959 à Galatina : "les exorcismes à domicile se multiplient, dans les villages salentins, à l'approche de la fête du 29 juin. Apercevant un groupe de gens devant un basso nous comprenons aussitôt qu'il s'agissait de la maison d'où provenait la musique ; et, finalement, de but en blanc, passant du jour à la nuit, nous nous trouvions brutalement transportés sur une autre planète.

Adossé au mur faisant face à l'entrée, un lit en désordre dont le plan incliné vers le carrelage comme pour faciliter à la personne qui n'aurait pu ou voulu se lever par ses propres forces de glisser jusqu'au sol. A côté du lit, sur la table de chevet des images de Saint Pierre et de Saint Paul et un flacon contenant de l'eau miraculeuse de Saint-Paul, puisée au puits de Galatina.
Les meubles, qui normalement devaient meubler la pièce, avaient été enlevés et tout autour de la pièce étaient disposés des sièges et des bancs pour les musiciens et le public. Un grand morceau d'etoffe rouge masquait la cheminée sur la console de laquelle était placé

un crucifix. Pour délimiter le décor du rite ou plutôt le périmètre cérémonial de la danse, un grand drap étendu sur des couvertures recouvrait le carrelage de la pièce et sur ce drap, dans un coin, on avait placé une corbeille pour recueillir les offrandes et des images de St Pierre et Paul, aux couleurs vives. C'est là, dans les limites marquées par la toile blanche, que se tenait la tarentulée, vêtue de fleurs, à l'image de la toile sur laquelle elle dansait, la taille serrée par une écharpe, sa chevelure noire épandue en désordre sur ses épaules et retombant sur son visage olivâtre dont on entrevoyait les traits ostentatoirement durs et immobiles et les yeux tantôt ouverts, tantôt fermés, tandis que le guitariste, l'accordéoniste, le joueur de tambourin et notre barbier violoniste se produisaient à leur tour dans la mouvante légère de la théorapie sonore. La tarentulée, une jeune femme mariée de vingt neuf ans, répétait régulièrement un cycle chorégraphique défini qu'elle exécutait en partie sur le sol et en partie debout, et qui se terminait toujours par une chute à terre marquant un bref intervalle de repos. A partir de cet intervalle durant lequel le petit orchestre se taisait, les figures se déroulaient de la façon suivante. L'orchestre attaquait la tarentelle et la tarentulée qui gisait sur le sol, montrait aussitôt qu'elle acceptait la musique en remuant la tête en mesure de droite et de gauche, puis, comme si l'onde sonore se propageait par tout son corps, elle commençait à ramper sur le dos en se poussant sur ses jambes fortement arquées et en so'appuyant alternativement sur un talon, puis sur l'autre ; sa tête continuait à battre violemment la mesure et le mouvement des jambes participait rigoureusement au rythme de la tarentelle. Les bras étendus, la tarentulée faisait ainsi le tour du périmètre cérémonial, puis tout à coup, elle se

retournait, s'accroupissait, les jambes écartées, immobile, les bras repliés tantôt sous le buste, tantôt devant elle, la tête suivant toujours le mouvement rythmique, avec sa grande chevelure en désordre. Ces figures mimaient visiblement un être incapable de se tenir debout et qui avance en adhérant presque au sol, c'est à dire la Tarentule. La danseuse vivait donc son identification avec la tarentule et, asservie à la bête, dansait avec elle, devenait elle-même la bête dansante. A ce moment d'identification totale avec l'araignée, faisait suite le moment de la dissociation agonistique : la tarentulée se redressait brusquement et, debout, parcourait plusieurs fois le périmètre cérémonial avec un vif sautillement simple ou double exécuté parfois sur place et elle composait de temps en temps plusieurs figures connues de la tarentelle en se servant d'un mouchoir de couleur qu'elle tenait entre ses mains. Durant cette phase, la tarentulée observait rigoureusement le rythme, ses pieds en dansant frappaient le sol à la cadence de cinquante fois par dix secondes. Enfin, après un temps variable, mais non supérieur à un quart d'heure, le cycle chorégraphique tirait à sa fin ; le cercle parcouru par la tarentulée commençait à se restreindre, la stabilité de la danseuse devenait incertaine, le rythme n'était plus suivi avec l'habituelle rigueur et tout se terminait par une carracole frénétique, amorçant la chute prochaine comme causée par un vertige. Les assistants, les bras ouverts, se pressaient autour de la tarentulée pour prévenir une débandade ou une chute dangereuse et s'efforçaient de la recevoir dans leurs bras lorsque, après le vertige de la caracole, la chute avait lieu, en désordre mais sans violence. L'orchestre cessait de jouer, on apportait à la tarentulée un coussin pour y poser sa tête et un verre d'eau, puis au bout d'une pause de dix minutes environ, l'orchestre reprenait l'initiative et le cycle se répétait avec toujours les mêmes phases,

Et les choses se déroulaient vraiment sous nos yeux comme s'il s'agissait de transformer le corps-tarentule de la tarentulée en corps-instrument et ensuite en corps-rythmique et mélodique, afin de rétablir ainsi le rapport avec quelques souffrances psychiques non révélées. Les musiciens étaient des médiateurs, les stimulateurs, les guides de cette évolution.

Une autre particularité a rapport au symbolisme chromatique. A un certain moment de la cérémonie, un jeune homme, portant un pull over à raies rouges et jaunes, parut quelques instants à la porte, aussitôt la tarentulée,en train d'exécuter la phase debout d'un de ses cycles de danse, montra une grande agitation, ne dansant plus en mesure et exprimant visiblement son désir d'interrompre le rapport qui la liait aux musiciens, aux ionstruments et à la musique.
Les assistants à leur tour, ayant perçu le déséquilibre de la performance cérémoniale de la tarentulée, se précipitèrent vers la porte en invectivant le malencontreux jeune homme qui, par le jaune et le rouge de son pull-over, avait troublé le fonctionnement du dispositif et le jeune homme eut recours à ses jambes pour se soustraire rapidement aux menaces et aux contestations, Il restait toutefois à réordonner le dispositif. Il n'y avait qu'un moyen pour rétablir la structure dans son équilibre : jeter sur la tarentulée des rubans jaunes et rouges.

L'exorcisme chromatico-musical du 24 juin se termina vers le soir de la façon la plus banale : par la lassitude des musiciens. Ainsi, vers 22 H à la fin d'un cycle, l'orchestre déposa-t-il ses instruments. La tarentulée fut déposée sur son lit où elle demeura étendue, les yeux clos. D'une voix blanche et basse, elle répondait parfois aux questions que lui posaient ses proches :

"Comment te sens-tu ? - Mieux - Le saint t'a-t-il parlé? - pas encore - Il te parlera cette nuit ? - Je ne sais pas". Mais à de nombreuses questions elle demeurait obstinément muette.

Le matin suivant, tout reprit suivant le shéma de la veille. . Après treize heures des signes s'étaient produits qui laissaient bon espoir : la tarentulée avait accepté un peu de nourriture durant le repas de midi et au cours de l'après-midi, elle avait "aboyé" plusieurs fois, c'est-à-dire qu'elle avait poussé de petits cris qui pouvaient ressembler à l'aboiement d'un chien : tous signes que la gâce était en marche. Enfin, les cycles chorégraphiques de la tarentulée devenaient plus brefs. C'est ainsi que, tandis que tous épiaient anxieusement ces signes, la tarentulée interrompait brusquement l'une de ses innombrables courses rythmiques autour odu périmètre cérémonial, fit signe aux musiciens de cesser de jouer et se dirigea d'un pas assuré vers son lit où elle s'installa toute seule, regardant la scène d'un air tant soit peu hébété mais esquissant un sourire. La grâce s'était produite exactement à 14 H 55, avec cinq minutes d'avance sur l'horaire prévu. Puis l'orchestre attaqua une tarentelle d'action de grâces au saint".

L'observation se prolonge par une exploration de l'histoire personnelle de la tarentulée, qui montre que, ce qui n'était pas possible sur la terre -une déception amoureuse- fut transporté dans le ciel et saint Paul constitua la figure sublimée de premier amour malheureux ; Maria faisait périodiquement dériver les conflits qui pesaient sur elle et réalisait ses frustrations en symbole, allégeant sa vie quotidienne d'un fardeau de sollicitations de l'inconscient.

Les AUTRES CARACTERISTIQUES MAJEURES du TARENTISME

sont :

. Le remords saisonnier même lorsqu'il y avait eu à l'origine un épisode de latrodectisme, le tarentisme se greffait aussitôt sur le symdrome toxique et continuait à développer son ordre symbolique même lorsqu'un tel syndrome avait disparu. L'auteur cite le cas d'une tarentulée de soixante seize ans, tarentulée depuis quarante ans et une autre depuis soixante ans, et chaque été au mois de juin se reproduit une irrésistible envie de danser.

. Une distribution par famille : par exemple la mère et la fille, le tarentisme de la fille ayant été "induit" par l'exemple de la mère, ou, autre exemple, celui de deux belles-soeurs.

. L'existence d'un"territoire"bien délimité : comme en témoigne le malaise subi par la tarentulée allant du domicile, où s'est déroulé l'exorcisme chorégraphe-musical, à la chapelle, dans le but d'y remercier saint Paul, ce malaise se produit à un lieu très précis, "un certain arbre qui servait de borne frontière mystique".

. Une répartition par sexe et par classe : en I959, le tarentisme touche uniquement le monde paysan "c'est-à-dire l'ensemble des catégories productives, occupées aux travaux agricoles ou s'y consacrant plus ou moins épisodiquement. Dans le passé, d'autres classes sociales y avaient toutefois participé.

. Une incidence économique non négligeable sur les familles dont l'un des membres est tarentulé ; il fallait en effet payer les musiciens, les nourrir, ainsi que les journées de travail perdues et les offrandes faites à la chapelle de Galatina.

. Sa désagrégation progressive, en partie sous l'influence catholique, en partie à cause du changement des conditions sociales et économiques et son appauvrissement en tant que phénomène culturel.

x

x x

Après cette description très "vivante" et détaillée du tarentisme, E. de Martino relie ce phénomène à des manifestations analogues et le relie aux antécédents classiques ou antiques. En premier lieu, une insertion dans un réseau parallèle, méditerranéen occidental, afro-méditérerranéen et afro-américain (afro-brésilien, afro-cubain, afro-haïtien) ; parmi ces cultes on peut citer l'Argia sarde, le Zar de l'Ethiopie, le Tigretier abyssin, le Bori en Nigeria, le culte vaudou haïtien ; pour E. de Martino, les différences entre le vaudou et le tarentisme "ne sont pas telles qu'elles interdisent de considérer les deux phénomènes comme historiquement comparables, puisque leurs affinités de structures et de fonctions et leurs différences mêmes se configurent comme des développements parallèles et indépendants à partir d'une commune patrie culturelle".

En second lieu l'insertion peut se tourner vers les ascendants, c'est-à-dire, la vie religieuse dans la Grèce antique, dont l'Apulie était une province culturelle. Le symbole de la morsure assume, en Grène, la représentation d'une "piqûre aiguillonnant, contraignant à une fugue angoissée, délirante, hallucinée et furieuse" ; la pratique de la balançoire ("Aïrosis")- Les tarentulées mordues par la tarentule habituées à accrocher aux branches les fils de leurs toiles, aimaient à se laisser pendre aux arbres au moyen de cordes - prend le sens d'une imitation de l'animal qui "possède",

comme les Prétides imitaient le mugissement des vaches; Ovide raconte l'aventure d'Arachné, tisseuse accomplie, qui défie Athéna à un concours, Arachné "frappée au front par la divinité avec une baguette de buis et courant se pendre, rentre dans la catégorie des personnages mythiques féminins, frappés de manie sous forme d'impulsion au suicide par pendaison. Athéna la transforme en araignée et lui concède le droit de vivre à la condition de se suspendre comme une araignée à sa toile". Pour ce qui est de la puissance cathartique musicale, elle était reconnue par Platon; Pythagore pratiquait la musique thérapeutique.

la période de formation du tarentisme apuléen se trouve approximativement comprise entre le IXè et le XIVè siècle, c'est-à-dire entre l'apogée de l'expansion musulmane en Méditérranée et le retour offensif de l'Occident.

=======

II - DESCRIPTION DES ABOYEUSES

A) ETUDE DESCRIPTIVE

Nous allons donc décrire le phénomène collectif qui est l'objet de cette étude. Il convient tout d'abord de préciser la différence primordiale, au point de vue méthodologique, avec la méthode utilisée par E. de Martino :

- l'étude n'a pu se faire sur le terrain par l'observation directe des "Aboyeuses", les manifestations s'étant éteintes progressivement au milieu de ce siècle.

- le travail effectué l'a été par un médecin, et l'éclairage ainsi proposé ne peut qu'être centré différemment ; de plus, il n'y a pas, ici, le soutien d'une équipe.

- il ne restait donc, comme possibilité d'étude, que le questionnement des populations de Josselin et du Morbihan sur un problème en fin de compte pas si ancien, et l'étude historique à partir de la littérature.

a) l'enquête par la rencontre avec la population, les "anciens" en particulier, nous a donné l'impression de quelque chose d'insaisissable, qui s'évanouit au fur et à mesure que l'on croit approcher, nous mettant dans la position de quelqu'un ayant le sentiment d'être en quête de l'impossible, les "Aboyeuses" pouvant se comparer alors à une "rumeur", et en tant que telle, invérifiable. Les réponses renvoyaient souvent à une autre personne à consulter, un autre lieu, une autre date. Qu'il nous soit permis de citer ici quelques anecdotes illustrant cette difficulté : telle personne indiquant qu'elle connaissait une femme âgée "qui a dû voir beaucoup d'aboyeuses, ayant été chargée pendant longtemps de l'entretien de la Basilique", nous avons effectivement trouvé Madame AL.... dans une maison de retraite, mais, très âgée, elle

ne se "souvenait plus" ; le curé de Josselin nous a fait comprendre que ce phénomène était révolu et qu'il ne souhaitait pas approfondir ce sujet....

Chez les personnes ayant coopéré, il y a souvent confusion entre la légende et les manifestations collectives... mais en fait, sur sollicitation, elles connaissent la différence ; ceci montre la résistance à évoquer le phénomène lui-même ; il existe aussi une crainte d'être ridiculisé par rapport à l'interlocuteur "étranger". Il ressort toutefois les notions suivantes :

. L'ambiance de l'époque : il y avait deux classes sociales nettement différenciées : les riches - les pauvres, et une grande coupure entre la ville et la campagne.

. Peu de personnes peuvent citer de faits précis, mais chacun sait "qu'il s'est d'abord passé quelque chose.... auprès de la fontaine... une histoire de chiens... de pauvres hères... une punition". Comme on le verra plus loin, ces notions renvoient davantage à la légende.

Une femme de 70 ans, habitant un village proche de Josselin, a vu deux aboyeuses : l'une âgée de 10 ans environ "elle était sans connaissance et faisait "Ouah, ouah!" comme un chien ; ceci lui est arrivé le 8 Septembre il y a 50 ans environ ; la mère était très en colère car c'était arrivé le jour d'une fête religieuse "c'était la faute de la Sainte Vierge!" ; le traitement à l'hôpital s'avère sans succès ; par contre, le fait de baiser le voile de la Vierge entraîne sa guérison immédiate ; à présent, cette "miraculée" vient tous les ans à la Basilique le 7 Septembre, veille de la date fatidique, afin d'éviter une rechute. L'autre aboyeuse avait environ 70 ans "elle

aboyait... elle faisait pitié" ; elle était traînée par deux hommes qui l'emmenaient à la Basilique où elle a baisé le voile et a été guérie".

Une personne, récemment installée à Josselin, nous dit que les gens du pays n'aiment pas parler de cette histoire : ils considèrent que c'est leur bien propre, leur propriété.

Comme on le voit, cette interrogation a "tourné court", et montre le rejet du passé, confirmé par un habitant de Josselin, s'intéressant à la photographie, et qui avait appris que des reproductions de gravures anciennes allaient régulièrement dans les poubelles, mais sans doute ceci n'est pas spécifique à la Bretagne...

x

x x

b) L'étude historique, à partir d'ouvrages nombreux consacrés en totalité ou en partie aux Aboyeuses, nous renseigne sur le déroulement des crises ; certains auteurs ont observé et rapporté dans le détail des cas particuliers.

Comme en ce qui concerne l'approche des personnes, la recherche historiographique s'est heurtée à des difficultés similaires, et nous ont amené de presbytères en mairies ; en différents lieux, des recueils considérables ayant été détruits, brûlés... C'est finalement à la Bibliothèque Municipale de Vannes et, surtout, aux Archives Départementales que nous avons trouvé le plus grand nombre de livres intéressants. La plupart ont été écrits il y a un siècle environ ; les plus récents sont du début du siècle (le plus récent est l'extrait du Bulletin de la Société Polymatique du Morbihan, 1939).

Nous allons donc donner ici des extraits de ces descriptions, par ordre chronologique de parution.

Tout d'abord, citons la légende des Aboyeuses, qui précède dans le temps tout le phénomène collectif ; le Duc de Rohan situe cette légende (autant que l'on puisse dater une légende) au Moyen-Age ; comme on l'a vu, cette légende est encore très présente dans les esprits des Josselinais. "Un jour, c'était le 8 Décembre, jour de la fête de l'Immaculée Conception, quand les chênes qui ont servi à construire les plus grands vaisseaux de Lorient n'étaient pas encore des glands, des femmes, des environs de Josselin, lavaient à un douey, sorte de mare au bord d'un chemin. Une mendiante, courbée par l'âge, leur demanda l'aumône. Loin de l'accueillir, elles la chassèrent en l'outrageant. La pauvresse insista. Furieuses, elles lancèrent un énorme chien qui les gardait. Tout à coup, l'étrangère se transfigura, ses haillons se changèrent en vêtements étincelants de pierreries ; les rides de son visage s'effacèrent et, leur montrant une figure rayonnante de gloire et de beauté, elle dit : "Femmes inhumaines, je suis la Vierge Marie. Vous êtes sans pitié pour l'infortune. Je vous condamne vous et votre postérité à aboyer comme ce chien que vous avez lancé contre moi". Et elle disparut dans un nuage. Une autre légende rapporte que, prenant en pitié leur désespoir, elle permit qu'à la Pentecôte ces malheureuses pourraient obtenir la rémission de la peine, à condition de ne pas être en état de péché et d'aller en pèlerinage à l'église de Josselin. Cette faveur devait s'étendre à leur descendance féminine, mais après une année d'expiration. Ainsi, d'après la tradition, les aboyeuses seraient les rejetons de cette race maudite. Cette légende est relatée dans la plupart des ouvrages, religieux ou non, traitant des aboyeuses. Cette description provient du livre de Louis Hamon "Les Aboyeuses de Josselin", 1889. L'auteur poursuit le récit par des remarques personnelles : "ces contes, souvent, sont de l'histoire,

embellie voilà tout. La légende des aboyeuses enseigne le culte de la vieillesse, le respect du malheur ; elle s'est conservée comme un pieux souvenir chez les campagnards des environs de Josselin. L'homme à l'amour inné du merveilleux et ce penchant grandit dans la solitude. Or, tel est le genre d'existence des paysans du Morbihan, que leur humeur mélancolique, taciturne éloigne instinctivement du commerce des autres hommes". D'autres renseignements situent cette légende à Bignan.

Nous allons à présent donner le texte du récit de la "guérison miraculeuse"(1) de trois enfants de Camors, un garçon et deux filles (Pierre, Louise et Michelle le Pallec) qui eut lieu à Josselin, le 25 Mai 1728, et dont le procès-verbal existe dans les archives paroissiales. Le récit est écrit dans le Français du 18ème siècle.

"Nous Jacques André Elie et Louis Kautret, recteurs de Notre-Dame du Roncier en la ville de Josselin, Evêché de Saint-Malo, Joseph Hardouin, sénéchal de Josselin et premier magistrat civil et criminel du Comté de Porhoët, François Prieur alloué dudit comté de Porhoët, René Jullien Robin procureur fiscal, François Dahirel maire et syndic de la-dite ville et communauté, nous dits juges ayant pour adjoint, Jean Dianet commis pour la greffe, certiffions à qui il appartiendra qu'après l'information par nous sommairement faite, concurrament avec Messieurs Les Recteurs, qu'il est ce jour, vingt cinquième mai, mil sept cent vingt huit, arrivé en cette ville, environ les dix heures du matin, un garçon et deux filles en une charette, conduits par Jacques Le Gaudiec assisté de leur père et de leur tante, lequel dit garçon et les deux filles étaient à la connaissance de plusieurs personnes et spéciallement de Maistres

(1) texte provenant du Bulletin Paroissial de Josselin ; N°53 ; Mai 1981

Gabriel Gléhello, Allain Pion, Mathurin Joüan, nottaires et procureurs du dit comté de Porhouet et plusieurs autres, affligés en arrivant d'un même mal extraordinaire et inconnu en leur canton, s'écriant continuellement en forme d'abboye comme des chiens, ne pouvant marcher, lesquels après avoir été portés devant l'image miraculeuse de la Sainte Vierge, en cette église de Notre-Dame du Roncier et portés en procession autour de laditte église plusieurs fois, et à la fontaine, la petite fille et le petit garçon ont été miraculeusement guérys à la fin de la messe que le père des dits enfants a fait célébrer à l'autel de la Sainte Vierge par le sieur Guyot chanoine régulier de l'abbaye de SAint Jean des Pres, ensuitte après les avoir fait denouveau porter en procession autour de l'église et à la fontaine, où la plus jeune a commencé à marcher, en rentrant dans l'église, la fille aisnée a cessé de crier et ils ont tous trois étés miraculeusement guérys comme s'ils n'avaient jamais eus aucun mal, en reconnaissance duquel miracle on a fait sonner et carilloner les cloches et le Te Deum a été chanté par Messieurs les Recteurs et prestres, où nous avons tous assistés avec plus de trois milles personnes de cette ville et paroisse, et ensuite Messieurs les Prestres ont fait une procession solennelle autour de l'église, où les trois enfants ont marchés, chacun un cierge à la main, et la procession finie s'est présenté Jean Le Pallec père des dits enfants de son mariage avec Michelle Lucas, Jacques Le Goudiec méthayers et laboureurs et Michelle le Palec, tante desdits enfants, tous du bourg de Camors évêché de Vannes, et d'autant que le dit Le Palec et ledit Le Goudiec ne savent la langue française, avons fait venir pour interprette, François Bot, boucher du faubourg de Saint-Martin de cette ville, duquel le serment pris en tel cas requis,

a juré la main levée de se comporter fidellement dans le rapport de la déclaration des dits Jean Le Palec, Michelle Le Palec, son fils, âgé environ huit ans fut le premier attaqué d'un mal extraordinaire inconnu dans leur canton le quatrième de novembre dernier Michelle Le Palec la plus jeune des filles, âgée de six ans, fut prise le lendemain, et Louise Le Palec aisnée âgée douze ans le dimanche suivant, que tous les trois dans le commencement de ce mal tombaient par terre comme évanouis, la bouche ouverte et criant en forme d'abboye comme des chiens, ce qui leur durait quelque fois plus de deux heures, et tombaient plus de huit à dix fois chaque jours et nuits, sans qu'il y ait eu aucunnes discontinuations pendant près de cinq mois, que le dit Palec fit faire voyage à cette église par Jean Legal du même bourg pour implorer le secours de la Sainte Vierge pour la guérizon de ses enfants et fist apporter chez luy de l'eau de la fontaine de la Sainte Vierge par ledit Le Gal, dont sitost qu'il en fit boire à ses enfants qui fut le jour de Pâques, pour la première fois ils en furent soulagés et le mal leur cessa pendant un mois, et enfin ce mal leur ayant repris, il les voüa à la Sainte Vierge et sur la promesse de les amener en cette ville, il les y à faire acconduire en ladite charrette, ce que laditte Michelle Le Palec et Le Goudiec nous ont aussi affirmé véritable par la bouche dudit Bot interprette, comme ayant étés les témoins oculaires de tout ce qui a été dit par ledit Jean Le Pallec.

De tout quoy pour la gloire de Dieu et de la Sainte Vierge nous avons rapporté le présent sous nos seings dudit adjoint, dudit Bot interprette et ceux de plusieurs autres personnes nottables de cette ville et feaubourg, les dits Le Pallec et Le Gourdiec ayantjurés ne savoir

signer, et ordonné qu'il sera par nostre dit adjoint apposé le scellé de notre seigneurie le dit jour et an que devant". Suivent les signatures des dits témoins. On notera que l'orthographe d'un même mot varie d'une phrase à l'autre.

Cette fête solennelle, à laquelle font référence les religieux consultés, vient en quelque sorte occulter l'origine des manifestations d'aboiements, qui, nous le verrons par la suite, est vraissemblablement bien antérieure à la date fatidique du 25 Mai 1728 ; mais ce procès-verbal mets en quelque sorte le sceau de l'intégration dans le culte officiel catholique un phénomène échappant au départ à tout contrôle de la religion. C'est à partir de cette date que Josselin va monopoliser la guérison des aboyeuses ; un habitant de Colpo nous a aimablement cédé un article qu'il avait rédigé pour un quotidien régional, à l'occasion du pèlerinage annuel de W.D. de Kerdroguen en Colpo ; écoutons-le : "La chapelle de Kerdroguen est située sur le bord d'une voie romaine ; il est tout naturel qu'il y ait eu là, un camp retranché comme il y en avait de loin en loin sur le parcours des voies romaines, pour la surveillance de la circulation. La chapelle actuelle date du 16ème siècle. La fontaine miraculeuse, pieusement fréquentée par tous les pèlerins, est située au Nord-Est de la chapelle, sur la voie romaine. Une ancienne tradition dont on nous a affirmé l'existence, mais dont nous n'avons trouvé aucun document écrit, affirme qu'on obtenait autrefois à Kerdroguen la guérison des "Aboyeuses" comme à Josselin. La crise se déclarait au moment où la malade mettait le pied sur "le terrain de Notre-Dame" : la guérison instantanée s'opérait, soit à la chapelle, soit à la fontaine.

Nous allons à présent exposer les manifestations bruyantes telles

qu'elles se déroulaient à Josselin après 1728. La première description sera celle de C. Jeannel (1). En préambule, il signale qu'il a effectivement entrepris le voyage de Josselin aux dernières fêtes de la Pentecôte "dans la seule intention de voir le pèlerinage de Notre-Dame du Roncier". Il y a passé trois jours "sans autre occupation que de regarder et de prendre des notes ; j'en ai porté le scrupule de la vérité jusque dans les plus minutieux détails et dans les circonstances les plus différentes, sans me permettre de rien ajouter, de rien arranger, de rien colorer". Suivent des descriptions effectivement détaillées, vivantes, des aboyeuses :

"Ah ! si la société sceptique et délicate, qui gazouillait aux Champs-Elysées avant-hier lundi de la Pentecôte, avait pu être soudainement transportée au milieu de la foule taciturne qui grouillait sur la place de l'église à Josselin ! Au sein de cette foule paisible, tout au bout de la place, un léger tumulte s'élève, des cris étouffés se font entendre ; le bruit s'approche, la foule s'ouvre. Quels aboiements bizarres ! Quels râlements affreux ! Est-ce un chien qui jappe ? Est-ce un pourceau qu'on égorge ?... C'est une vieille femme qui se débat, se tord et hurle, sans pouvoir résister à trois vigoureux paysans, ruisselants de sueur, qui la traînent, malgré ses cris, vers la grande porte de l'église". Plus loin, l'auteur mêle au récit ses considérations personnelles et sans doute aussi le reflet des idées de la population vis-à-vis des aboyeuses. "Malheureusement, l'aboyeuse est sous l'empire du mauvais esprit. Jamais elle ne viendrait d'elle-même subir l'humiliation d'entrer à l'église pour s'y montrer à tous les yeux avec le signe de la malédiction. Elle n'a plus de goût pour les choses saintes. Ses lèvres, sur lesquelles erre le souffle de Satan, s'éloigneraient avec horreur de l'image bénie. L'antique serpent grincerait et rugirait en reconnaissant

(1) C. Jeannel, Professeur de Philosophie à la Faculté des Lettres de Rennes. "Les Aboyeuses de Josselin ; Excursion en Bretagne, au mois de Mai 1855"

les traits de la femme victorieuse dont le talon lui a jadis écrasé la tête.

Alors les parents, les amis, les voisins prennent la résolution de conduire la malade de gré ou de force au pèlerinage. Il faut que ce soit aux fêtes de la Pentecôte ou de l'Assomption.

Le commencement du voyage s'effectue paisiblement. Seulement la malade est triste et abattue.

Mais quand elle arrive sur les terres de la Sainte Vierge, c'est-à-dire dans la paroisse de Notre-Dame du Roncier, elle s'affaisse tout à coup ; elle tombe. Cela arrive plus tôt ou plus tard ; quelquefois cette défaillance n'a lieu que sur le seuil de l'église.

Alors les hommes ou les femmes qui l'accompagnent s'emparent d'elle et continuent à la faire marcher en la soutenant sous les bras. La lutte commence. La malade repousse convulsivement ses gardiens ; elle cherche à leur glisser dans les mains comme une anguille. Elle se laisse tomber de tout son poids, elle lance ses pieds en avant, et dès qu'elle trouve un point d'appui sur le sol, elle rejette sa tête en arrière et raidit tout son corps comme un soliveau butté en terre. Mais ce sont des Bretons qui la tiennent et qui ont mis dans leur tête de la conduire au but ; ils la soulèvent, ils la traînent, ils font ployer de vive force son corps raidi. Elle avance donc. Cependant sa poitrine se gonfle, sa gorge siffle, une sorte de hoquet ou de sanglot s'en échappe; puis, tout à coup, elle jappe, elle aboie, et si bien, que les chiens lui répondent. Ou bien elle hurle à pleine poitrine.

A la porte de l'église, ces scènes pénibles redoublent de violence ; l'aboyeuse fait des efforts désespérés pour n'en point franchir le seuil. Elle le franchit néanmoins. La foule s'écarte et fait place.

L'église retentit du choc des souliers ferrés sur les dalles ; les aboiements, les hurlements se mêlent au chant de l'office. La voilà traînée jusqu'au pied du tronc, en forme de petit autel, sur lequel est posée la relique. Mais il faut lui faire appliquer les lèvres sur la vitre du reliquaire, et elle emploie une énergie diabolique pour échapper à ce baiser fatal. Deux hommes arc-bouttent leurs bras sous ses épaules afin de lui abaisser invinciblement la tête avec leurs mains ; d'autres lui ont saisi les bras et les jambes ; les cris deviennent plus étouffés, les saccades convulsives de ce corps, enfin dompté, s'arrêtent. Elle a baisé !... Non ! ce n'était qu'une ruse ! Au moment décisif, elle a vivement détourné la tête, ses lèvres n'ont point touché la sainte relique ; un aboiement aigu, un hurlement vainqueur sort du milieu de ce groupe haletant. La lutte recommence avec toute son énergie, toute son horreur. La sueur ruisselle, les fronts se heurtent, les membres craquent. Soudain elle tombe. Elle tombe foudroyée ; elle a baisé ! Moins rapide est la chute de l'oiseau qu'une balle a frappé dans son vol. Le mauvais esprit l'a quittée, il n'y a plus là qu'une pauvre femme brisée, la tête inclinée, les bras pendants, mais guérie ; et ceux qui luttaient contre elle n'ont plus qu'à la soutenir et la déposer doucement sur une chaise.

Au bout de quelques minutes la malade se relève ; elle va d'elle-même donner à la relique un second baiser volontaire ; elle se met à genoux, si elle en a la force ; récite une courte prière et sort en silence, paisiblement appuyée sur les mêmes bras qui la secouaient si rudement quelques instants auparavant.

Au sortir de l'église, on la conduit à la fontaine de la Sainte Vierge. Elle se lave les mains et la figure dans cette eau fraîche, en boit une ou deux gorgées et le pèlerinage est fini.

(...) On me raconte encore, à Josselin, presque sans variante, l'histoire de l'outrage fait à la Sainte Vierge, l'histoire de la découverte de la statue miraculeuse, mais rien de plus. Je sortis pour aller respirer un air pur :

- Ah ! quel malheur ! me dit après les premiers compliments une aimable et spirituelle fille, toute gracieuse et toute rose, quel malheur que vous ne soyez pas arrivé plus tôt ! Vous auriez vu celle de ce matin. Elle était magnifique !

- Comment cela, magnifique, s'il vous plaît ?

- Elle s'est défendue avec fureur. Elle a renversé ceux qui la conduisaient. Elle poussait des cris affreux.

- Et la messe a-t-elle été interrompue ?

- Pas du tout, on leur faisait place, elles criaient, elles allaient, mais c'est à peine si on les regardait. On y est habitué. C'est peut-être pour cela qu'il n'y en a plus.

"Ce que j'ai vu le lundi de la Pentecôte" 28 Mai 1855

La messe n'était point commencée.

Je me plaçai presque en face du tronc.

Il y avait tout auprès de moi, à ma droite, trois vigoureuses Basses-Brettes, à genoux par terre. Elles arrivaient de la campagne. Leurs hommes étaient debout devant la grille du choeur. Elles échangeaient quelques paroles à voix basses. La messe commença.

J'étais à genoux, la tête cachée dans les mains, quand un léger mouvement à ma droite attira mon attention.

La plus âgée des trois Brettes, se trouvait mal. Elle était affaissée sur sa chaise, la tête inclinée, les bras morts, la respiration haletante.

J'allais essayer de lui porter secours ; mais personne ne bougeait autour d'elle, si ce n'est ses deux compagnes qui, debout à ses côtés,

la soutenaient doucement et la maintenaient sur sa chaise, sans témoigner ni étonnement, ni inquiétude.

La malade pouvait avoir cinquante ans. Elle était petite et trapue, la face haute en couleur, même après son évanouissement ; sur la joue gauche, une écorchure fraîche, couverte d'un morceau de taffetas gommé ; les yeux baissés, à demi fermés, sans regard ; la figure somnolente et immobile.

Les deux autres, un peu plus grandes et d'une carrure masculine, pouvaient avoir environ trente-cinq ans. L'une d'elles, malgré son air de virago, avait une physionomie douce et bienveillante, avec un nez d'Anne de Bretagne. Elles avaient serré vitement leurs chapelets dans leurs poches, et elles s'étaient mises là debout, comme à leur poste.

Cependant la malade ne revenait pas à elle. Sa respiration était de plus en plus pénible. Son corps était agité de légers soubresauts. Des mouvements convulsifs chassaient en arrière ses mains tout ouvertes, qu'elle paraissait vouloir ramener sur ses genoux. Ses mouvements devinrent bientôt plus étendus, et plus énergiques. Ses jambes surtout, en fléchissant et se redressant tout à coup, la rejetaient en arrière avec tant de force qu'elle faillit renverser plusieurs fois sa chaise, ses deux gardiennes, et deux religieuses agenouillées sur leurs prie-Dieu derrière elle. Il y eut même une secousse si soudaine, que le mouvement se propagea jusqu'à l'estrade et au prie-Dieu de l'élégante quêteuse, qui ne parut point s'en émouvoir.

En même temps que ces mouvements convulsifs augmentaient de violence, la respiration ne se faisait plus que par hoquets ; puis ces hoquets devinrent des haut-de-coeur bruyants et brusques, fort dégoûtants à entendre.

Pendant quelques instants je crus qu'elle était simplement étouffée par une indigestion, et que la nature allait se soulager par d'abondants vomissements ; il n'en fut rien ; et il m'a été dit ensuite que jamais ces malades amenées à l'église n'y avaient vomi.

L'angoisse était extrême, les deux femmes, agitées comme deux fétus dans un tourbillon, avaient grand'peine à n'être pas entraînées ou rejetées de côté et d'autre. La poitrine sifflait ou râlait, et au lieu de s'élever ou de s'abaisser, par un mouvement respiratoire indépendant des autres mouvements du corps, elle était faiblement agitée par une impulsion convulsive, suivant exactement le rythme saccadé de la trépidation des bras et des jambes. Il y eu un moment de répit, c'est-à-dire d'immobilité et de silence, et tout à coup, une violente secousse de tout le corps fut accompagnée d'une fusée d'aboiements aigus, semblables à ceux d'un chien de carton posé sur un soufflet.

Il semblait alors que la convulsion générale ne servit qu'à secouer la poitrine pour en faire jaillir ce cri bestial.

A partir de ce moment, les crises d'aboiements ou de râlement sourd s'y succédèrent sans intervalle, avec une continuelle tempête de convulsions uniformes, les bras s'écartant et se rejetant toujours en arrière, et les jambes se pliant et se raidissant tour-à-tour.

Quand la sonnette de l'autel se fit entendre au sanctus et au moment de la consécration, il semblait que son bruit excitât une explosion plus furieuse de convulsions et d'aboiements.

Enfin, au moment même de l'élévation, cette malheureuse se démenait avec tant de rage, que deux hommes vinrent pour la saisir, en faisant signe à un troisième de leur venir en aide. Mais les deux

Basses-Brettes s'y opposèrent. Il y eut une discussion vive et un moment de lutte. Les deux partis tiraient, chacun de leur côté, ce corps tout frémissant. Ce n'est pas pour l'emmener, disaient les hommes ; c'est pour la faire baiser. -Pas encore, disaient les femmes, il faut qu'elle entende la messe ! après la messe ! L'opinion et la ténacité des femmes triomphèrent ; il fut décidé que ce serait après la messe.

Le paroxysme de la convulsion me semblait être arrivé à son comble, et cependant une crise, dépassant encore toutes les autres en violence et en horreur, se produisit aux trois coups de sonnette du Domine non sum dignus. La langue n'a plus de termes pour exprimer la nature de ces cris mêlés de râle, de suffocation et d'aboiement, pour peindre ces contorsions furieuses d'une créature pâtissante, rassemblant en désordre toutes les dernières ressources de la vie, afin de chasser un mal inconnu.

Le prêtre donna enfin la bénédiction.

Aussitôt les trois hommes vinrent ensemble prendre l'aboyeuse par dessus les bras. Ils l'enlevèrent de terre pour lui faire franchir les sept ou huit pas qui la séparaient du tronc. Cela fut exécuté en un clin d'oeil. Mais arrivés là, ils avaient à la mettre à genoux et à lui faire baisser le visage. Ils étaient cinq pour la forcer. Elle se débattait, hurlait, aboyait, dérobait sa tête.

L'église s'était vidée rapidement.

A deux reprises, au moment où l'on croyait l'avoir réduite, elle parvint à présenter au reliquaire son front et sa tempe au lieu de ses lèvres, et un aboiement éclatant annonçait que rien n'était fait. Elle secoua d'un coup d'épaule l'un des trois hommes, qui fut renversé sur le

tronc même, broyant en miettes les ex-votos de cire et quelques paquets de petits cierges. Enfin, les deux femmes lui saisirent chacune une cuisse, deux des hommes chacun une épaule, et le troisième, lui prenant la tête à deux mains et lui pesant de tout son poids sur la nuque, elle poussa un rugissement étouffé... Sa bouche toucha le reliquaire, et elle s'affaissa.

Les deux femmes la recueillirent dans leurs bras et la portèrent à reculons sur une chaise.

Les hommes étaient baignés de sueur, et deux d'entre eux avaient fait de tels efforts, qu'ils en avaient blémi.

Quelques instants suffirent à la malade pour se remettre. Elle releva ses bras pendants, redressa sa tête abandonnée et prit une attitude naturelle, les yeux baissés et les mains jointes.

Les hommes vinrent l'enlever encore au milieu de son immobilité ; elle se défendit quelque peu et poussa un léger grognement, mais cette velléité de résistance s'évanouit au pied du tronc, elle se laissa mettre à genoux et baisa sans contrainte la vitre du reliquaire.

On la replaça sur sa chaise. Elle était calme, la figure impassible, la face moins rouge ; rien dans son extérieur n'aurait pu faire soupçonner la terrible scène qui venait de se passer. On l'emmena hors de l'église, pour la conduire à la fontaine".

D'autres observations de ces journées riches en événements, on peut retenir comme caractéristiques intéressantes :

. le mutisme des acteurs de ces étranges scènes ; tous les mouvements s'accomplissent sans desserrer les lèvres, dans un silence mystique.

. la passivité et l'indifférence apparente des spectateurs.

. "la foi rigide, résolue, vivante et dominatrice qui illumine ces âmes bretonnes". Les actions les plus singulières prennent une teinte de gravité austère.

. les âges de ces femmes : l'une paraissait avoir trente ans, les autres, plus de soixante ans, ou quarante.

. la violence des scènes : l'auteur emploie les termes de "cris horribles", de cris aigus, d'accent vibrant, de lutte furieuse, de violence des soubresauts, d'entrées tumultueuses à l'église.

. la répétition des crises-exorcisme : une femme de Plumelec, venait tous les ans depuis 10 ans.

. le rituel de la préparation vestimentaire des femmes avant le déroulement du "traitement" : "tout le vêtement, et surtout la coiffe de ces malades, est attaché avec un soin particulier, afin qu'il ne se produise, pendant la lutte du baisement, aucun désordre grave dans la toilette".

. les malades forment, en somme, un défilé, une procession parallèle à celle "officielle" de la religion.

. l'aspect économique est soulevé par C. Jeannel : les aboyeuses entraînent avec elle "une pluie non interrompue dans le tronc de Notre-Dame du Roncier".

. l'opinion de l'auteur : il considère que les aboyeuses "sont sous l'influence d'une affection nerveuse, probablement hystérique, accompagnée par un léger désordre de l'imagination, et guérie quelquefois par la violente commotion intellectuelle à laquelle donne lieu le baisement forcé d'une relique".

. l'amélioration souvent temporaire obtenue après la cérémonie à la Basilique.

Dans un autre ouvrage "Ancienneté du Pèlerinage de Notre-Dame du Roncier", écrit par Mme Brobant, 1871, on s'aperçoit que les aboiements peuvent se produire "presque chaque jour", et la guérison non obtenue par le recours à Notre-Dame du Roncier. On y apprend aussi les variétés d'aboiement qui peuvent être observées : "l'une d'elle (deux aboyeuses de la commune de Guégon) poussait de faibles cris, qui ressemblaient à ceux d'un petit chien ; l'autre, au contraire, lorsqu'arrivaient ces terribles crises, jetait des cris effrayants qui avaient un très grand rapport aux hurlements des chiens et quelquefois des loups". Les avis de la population de l'époque sont partagés : pour les uns, il s'agit d'une possession, pour les autres, une maladie nerveuse. L'antériorité des aboiements à 1728 est à relever ici : "le concours des aboyeuses dans l'église de Josselin n'est pas d'une haute antiquité ; il remonte seulement au commencement du 18ème siècle." La suite du texte confirme cette impression : "c'est sans doute depuis cette époque, que toutes les personnes atteintes de ce genre de mal sont venues implorer, à Josselin, la miséricordieuse protection de Notre-Dame du Roncier". (D'autre part, le plus grand nombre d'aboyeuses vient du pays breton). Un texte tiré du livre "Histoire du pèlerinage" écrit par l'abbé Max Nicol, 1886, au chapitre "les aboyeuses", on peut lire : "cette maladie existait-elle auparavant (avant la guérison des enfants Le Pallec) avec les effrayants symptômes qui la caractérisent ? Nous l'ignorons. En tout cas, le procès-verbal que nous venons de résumer est le premier document qui nous la fasse connaître. Le Père Isaac de Jésus-Maria n'en dit rien : ce qui porte à croire qu'elle n'existait pas au 17ème siècle ou que, du moins, ceux qui en étaient les victimes ne venaient pas encore à Josselin demander leur guérison".

Nous allons à présent relater les éléments intéressants d'un livre écrit par Louis Hamon en 1889 "Les Aboyeuses de Josselin".

. la raréfaction du nombre des aboyeuses dès cette époque.

. l'âge mûr de toutes les aboyeuses observées à cette date.

. les différentes tonalités de l'aboiement : "les aboyeuses jettent de petits cris rauques assez semblables aux grognements du chien. Peu à peu la voix s'éclaircit et s'épand en appels sonores, précipités, aigus comme les notes du clairon ; cela devient un véritable aboiement, dont le timbre s'élève par degrés avec la progression de la crise. Après la période de paroxysme l'intonation baisse et s'exhale en une sorte de hurlement plaintif qui rappelle celui du chien en détresse ; ainsi la créature humaine a, comme la bête, dans le gosier, la gamme complète : elle grogne, aboie, hurle".

. le "tableau" impressionnant constitué par ces femmes :"elle ba ve."

. le terme utilisé parfois par L. Hamon est le terme d'épileptique.

. les aboyeuses sont de la campagne. On va les chercher à leur domicile, connu ainsi que leur infirmité. "C'est une croyance générale que la guérison de ces femmes n'est possible qu'à la Pentecôte... Pour cette raison, elles sont l'objet continuel de l'attention publique ; il est même probable qu'elles sont surveillées étroitement par les paysans, qui croiraient manquer au plus impérieux des devoirs en ne les soumettant pas, en temps propice, à la fatale épreuve et qu'aux approches de l'époque indiquée ils redoublent de vigilance, de façon à être prêts quand l'heure du sacrifice aura sonné. Terrible doit être pour l'aboyeuse l'instant où ils lui apparaissent, inflexibles dans leur brutale résolution. Leur costume imposant, leur longue chevelure augmentent encore l'impression

de la victime. La malheureuse n'est pas surprise par la venue de ses bourreaux, elle l'attend même anxieuse : elle connaît la légende... et la coutume. L'appréhension d'être violentée vient ensuite et aggrave l'état fébrile de sorte qu'à l'arrivée des paysans la crise hystérique éclate ; c'est ce qu'ils appellent sa rébellion. A partir de ce moment le drame commence et il s'accomplit avec une logique implacable".

. la réaction des familles devant cette intrusion : aucune révolte : "sur la route poudreuse, l'aboyeuse est seule à se débattre contre ses bourreaux, qui la traînent au supplice en dépit de ses révoltes et de ses larmes". Cette abstention s'explique par leur soumission à l'Evangile.

. on ne rencontre pas en public d'hommes qui aboient ; "s'il en existe, ils peuvent rester dans leur maison sans crainte qu'on ne vienne les en arracher. Etranger a la faute, leur sexe échappe à l'expiation".

. on ne peut obtenir de renseignements de la part des habitants : "ils observent, au sujet des aboyeuses, une réserve ou plutôt un mutisme systématique et absolu".

. de même, l'interrogatoire de quelques aboyeuses, rapporté par les auteurs, ne permet que de recueillir des réponses brèves et floues : "les vicaires de Josselin lui firent subir un interrogatoire en règle : "

- Pourquoi aboyez-vous ? -Je n'en sais rien

- Comment avez-vous été prise d'aboiement ? -Je gardais les vaches et je suis tombée sans connaissance, sans m'apercevoir de rien.

- Vous chantez peut-être de mauvaises chansons, ou vous pensez à mal -Oh ! non

- Est-ce que vous souffrez beaucoup (pendant la crise) ? -Je n'en sais rien.

Les réponses ne varient guère : je ne vois et ne sens rien.

. la croyance, pour les paysans qui conduisent les aboyeuses, que ces dernières sont possédées par l'esprit du mal. Pour l'auteur, il s'agit d'une maladie nerveuse.

x

x x

Le nombre des Aboyeuses s'est estompé progressivement jusqu'au milieu du XXè siècle. Le Docteur E. Mabin, dans une conférence donnée à l'occasion de la 1030è séance de la Société Polymatique du Morbihan note, en 1939 "Que les souvenirs s'estompent, que les Aboyeuses tendent à disparaître, que les témoins deviennent rares".

B - Le POINT DE VUE CLINIQUE, PSYCHIATRIQUE.

Les Aboyeuses décrites précédemment évoquent bien entendu l'hystérie de conversion dans l'un de ses aspects : le trouble paroxystique à type d'attaque ou crise d'excitation psychomotrice, il existe tout d'abord un "malaise" syncopal avec :

- hypotonie ("affaisement")
- apparente perte de conscience.

Ce malaise est suivi de mouvements convulsifs allant en s'amplifiant et ce, en plusieurs bouffées ; il existe aussi des phases toniques généralisées qui rappellent l'opisthotonos.

Ces crises sont spontanées ou véritablement provoquées, conditionnées. Leur relative spontanéïté apparait dans l'observation de C. Jeannel, lorsqu'il décrit la crise de la Basse-Brette, survenant à l'église, sans que cette femme ait été conduite malgré elle. Il existe même dans ce cas, l'influence de l'ambiance, du climat, qui bien entendu, ne peut que favoriser l'apparition de la crise.

Le caractère provoqué apparait dans la plupart des observations de crises qui nous sont rapportées ; on a vu l'attente anxieuse des femmes le jour de la Pentecôte, sachant très bien le programme de ces "festivités". On retrouve donc l'importance de la suggestion dans le déclenchement de ces crises comme dans leur résolution. Mais qui suggestionne qui ? Tous ces hommes qui conduisent les aboyeuses à l'église, sont au moins autant sous l'effet de la suggestion que les femmes ; ils croient au pouvoir de guérison représenté par la conduite à l'église, ils "marchent" dans tous les sens du terme.

Il est important de distinguer, pour l'éliminer, l'épi-

lepsie; on peut avncer :

. le déclenchement quasi-automatique des crises, sous l'influence de la suggestion,

, la cessation immédiate de la crise lors du baisement du reliquaire à l'église.

. l'absence de confusion "post-critique" en effet immédiatement après le "traitement", l'état de conscience est normal.

. Souvent, la crise est représentée par des mouvements désordonnés, rappelant davantage la "crise de nerfs" que les secousses cloniques régulières de la crise convulsive de type "grand mal". Toutefois nous aurons l'occasion de parler de l'épilepsie en tant que phénomène d'imitation.

On ne peut omettre d'évoquer, en lisant les descriptions rapportées, la violence, l'agressivité qui sont le thème sous-jacent à tout le déroulement des crises et des cures.

. violence faite à l'Aboyeuse, que l'on va chercher en faisant intrusion au domicile, sous l'indifférence générale de la famille, des voisins. Cette intrusion au domicile est l'équivalent d'un viol.

. mais aussi violence de la victime, qui "hurle, bave, crie, mord, se débat.... etc "l'agressivité peut se manifester ici crûment, la férocité du chien et du loup est particulièrement propice pour permettre de donner libre cours à cette explosion.

Il ne s'agit pas d'une hystérie pâle, discrète, monotone que l'on décrit actuellement. Il s'agissait en l'occurence d'un spectacle extraordinaire, peu banal, qui a vivement impressionné

les observateurs de l'époque (notons au passage que ce spectacle, au moins annuel, s'est prolongé pendant plus de deux siècles). On a dit que l'hystérique "donnait à voir" (Pr L. Israël) : quel exemple pour illustrer cette affirmation ! Elle donne à voir son "corps de chair" (Pr Pelicier) : en effet, quel retour du corps que cette démonstration tapageuse lors de cérémonies religieuses, où le surnaturel est à l'ordre du jour... ne parlons pas du corps animal, lorsque l'aboiement survient..... Ce spectacle fait d'ailleurs participer activement les spectateurs qui ne sont pas toujours, loin s'en faut, les maitres du jeu. On pourrait souligner d'ailleurs, dans ce spectacle, l'importance du regard de l'autre : dans le mot "aboyeuse", il y a la syllabe "yeux". Ce corps exhibé, de manière si excessive, est un corps partiel qui est livré : corps de muscles, qui se débat énérgiquement contre ses bourreaux.

. corps de voix, lors du hurlement, de l'aboiement.

L'impression de spectacle ressort d'autant plus qu'à l'ordre, la majesté, la dignité de la cérémonie religieuse officielle, s'oppose le désordre , la tenue vestimentaire défaite, l'incoordination de la conduite de l'aboyeuse. Comme si elle représentait un négatif de la cérémonie religieuse.

. à la "Cène" de l'Eucharistie correspond une autre "scène" où se joue un autre théâtre.

. aux chants, aux cantiques sacrés, correspondent les hurlements, hoquets, aboiements, glapissements de l'aboyeuse; ces cris "déplacés" se modulent d'ailleurs, nous apprends une observation, sur le déroulement de la messe, présentant une recrudescence lors des moments importants.

. à la lecture de la parole divine, se met en parallèle la plainte ou le cri de l'aboyeuse.

Tout ceci concourant au sentiment que la tentative assez vaine de l'aboyeuse consistait à mettre en échec un système de valeurs, la société, l'homme (l'homme - mâle) en particulier. L'aboyeuse - hystérique est comme une puissance déchainée qui dérange qui met, comme de nos jours, en échec le médecin, qui se sent impuissant devant des symptômes ou conduites qui le déroutent, le désarçonnent, sortant toujours plus ou moins de son ordre de référence.

. A l'époque des aboyeuses, des personnes interrogées indiquaient déjà l'inefficacité des traitements médicaux administrés ; la guérison n'est obtenue que par une femme représentée par la relique de la statue de Notre-Dame du Roncier.

. A notre époque, des des collègues gynécologues (hommes) interrogés, se déclarent souvent déroutés par les symptômes et aussi les conduites irrationnelles de beaucoup de femmes.

En ce qui concerne la signification de ces crises, on peut penser, comme pour le tarentisme, que ce sont des conflits psychiques inconscients, irrésolus, qui trouvent dans la répétition de la crise-exorcisme, une résolution du moins passagère et apparente. Comme le dit E. de Martino, l'exorcisme permet "de dériver les conflits qui pesaient sur elle (la tarentulée) et réalisait ses frustrations en symbole allégeant ainsi ses périodes intercérémoniales, c'est-à-dire sa vie quotidioenne, d'un fardeau de sollicitations de l'inconscient qui eussent été extrêmement

dangereuses pour elle s'il n'avait trouvé dansle tarantisme une perspective socialisée et traditionnalisée de traitement à date fixe et principalement à l'occasion d'une certaine fête". E. de Martino a pu en interrogeant plusieurs tarentulées et en reconstituant leur biographie, mettre en évidence la nature érotique des frustrations : "Parmi ces conflits psychiques, il y avait en premier lieu l'eros à divers titres interdit par l'ordre familial, ou par les moeurs ou par les vicissitudes de l'amour, ce qui explique pourquoi les femmes ont participé dans une large mesure au tarentisme". Il poursuit sur le même thème en notant "que la femme de toutes classes que les usages condamnait à un austère régume d'interdiction érotique (jeune fille à l'époque de la puberté, veuves, épouses malheureuses, vieilles filles), trouvaient dans le tarentisme certaines possibilités de défoulement dans la réalisation symbolique de ce que la contrainte sociale avait confiné dans les menaçantes écluses de leur inconscient". L'on sait qu'en ce qui concerne les aboyeuses, on ne connait pratiquement rien de leur histoire personnelle, mais comment ne pas faire un rapprochement au niveau du "choix des symptômes", c'est-à-dire dans le cas du tarentisme, l'imitation de l'araignée empoisonneuse qui "par son aspect et ses habitudes suggère une série d'images particulièrement faites pour donner horizon aux obscures impulsions de l'iconscient, à l'agression du mauvais passé perdu pour la mémoire consciente et qui réapparait dans l'extranéité du symptôme névropathique, à la morsure intérieure qui incite à chercher ce qui mord, au rève d'érotisme et de fécondité";

dans le cas aboyeuss le "symptôme -chien" qui exprime d'une part les morsures qui revient périodiquement et aussi -et surtout- le symbole de la sexualité sans contrainte, qui ne se cache pas, qui se donne libre cours. Ce symbole du "chien", au sens général, sera

repris ultérieurement dans une perpective de spécificité culturelle.

Toujours au niveau de symptôme et de son interprétation, je pense que l'on peut soulever l'hypothèse d'une imitation, d'un emprunt, à deux maladies, ce qui aboutit à la création d'une nouvelle "maladie" autonome, en effet, la crise décrite évoque d'une part l'épilepsie -on l'a déjà évoqué- et d'autre part la rage. On s'aperçoit en lisant les ouvrages anciens de l'effroi bien compréhensible des populations face à ces deux maladies contre lesquelles aucun remède efficace n'existait.

• Pour ce qui est de l'épilepsie, la symptomatologie est bien connue et la similitude avec l'hystérie également. Notons au passage la possibilité de cri initial dans la crise comitiale généralisée tonico-clonique, ce cri renforçant ici la ressemblance, certes grossiève, avec les cris d'aboiement.

• en ce qui concerne la rage, en Bretagne plus qu'ailleur, on demandait aux pratiques religieuses de la oguérir ; à l'époque des Aboyeuses, la nature de l'épizootie rabique est la rage des rues, dite citadine, transmise par le chien -antérieurement à l'époque médiévale, c'était le loup qui était le principal réservoir de virus. On décrira rapidement la clinique de la rage humaine.

= le début peut être marqué par des troubles du caractère.

= la phase d'état peut revêtir deux types cliniques.

. la rage furieuse ou spastique réalise un tableau d'excitation psychomotrice majeure : en proie à une agitation fébrile de type maniaque, le malade ne tient pas en place, crie, hurle, présente des mouvements anormaux, brise les objets, crache par terre, cherche à mordre.... Des hallucinations sont fréquentes ainsi que des con-

vulsions. La soif est vive, mais des contractions paroxystiques du pharynx provoquent le classique spasme hydrophobique caractéristique de la rage humaine : lutte avec l'entourage et cris inarticulés lors des tentatives pour faire boire le malade. La salivation est exagérée. Cette symptomatologie s'inscrit dans un contexte fébrile.

. La rage paralytique.

On perçoit aisément la similitude de la rage furieuse avec certains comportements d'aboyeuses , décrits , notamment, par C Jeannel.

Ainsi le symbole est formé par deux maladies, l'épilepsie généralisée et la rage, le symbole acquérant ainsi une spécificité, Une autonomie par rapport à ces deux maladies.

x

x x

"Une Aboyeuse" : au moment où les Aboyeuses ne se manifestaient plus à Josselin, en I960, à l'hopital psychiatrique départemental de St-Avé, près de Vannes, une jeune fille de I8 ans se présente à l'admission dans un état de mutisme, entrecoupé d' aboiements, petits cris émis par intervalle. Le début des troubles avait coïncidé avec le second mariage de son père veuf. DE cette observation succinte d'une aboyeuse on peut retirer des éléments intéressants. Il s'agit de l'illustration d'un symptôme afectant la vie de relation que L. Israël (1) appelle les découpes qui délimitent le corps, entrainant symboliquement une séparation, une acceptation d'une partie du corps, évoquant ce qui se passerait à l'endroit même de la coupure..."Ces endroits sont souvoent choisis parce qu'il existe un rétrécissement sur le corps (hile ou isthme) : poignet, cheville ("les appats"), la taille, et surtout le cou, lieu d'élection de toute une série de symptômes hystériques ; le cou est une zone du corps particulièrement investie, la coupure,

(1) L. Israël "L'hystérique, le sexe et le médecin" - Masson

le "à-détacher-selon-le-pointillé" n'est jamais aussi vraie qu'au niveau du cou. Le lien de l'hystérie à l'expression suggère pourtant de prendre comme exemple priviligié des symtômes cervicaux ceux qui touchent la phonation elle-même". (Freud) (1) a donné une explication à ces troubles cervicaux dans l'analyse du cas de Dora, en interprétant le dégout par un déplacement vers le haut, en direction de la tête, créant une fermeture au niveau du cou. On sait que Freud a tout d'abord évoqué l'existence d'un traumatisme sexuel infantile, hypothèse qu'il a ensuite abandonnée pour la remplacer par un fantasme lié aux désirs incestueux de la phase oedipienne : la névrose hystérique se rattache au conlit oedipien ; il existe un refoulement des désirs sexuels et une résistance à leur résurgence (2) qui se manifeste notamment par les symptômes de conversion : la conversion est le résultat de l'investissement libidinal et de l'érotisation d'une partie du corps ; la conversion réalise le désir sur un mode détourné du fait des interdits du "Surmoi". Pour Diakine, elle est la "Réalisation déguisée du désir et transformation de ce désir pouvoant aller jusqu'à l'inhibition complète".

Cette observation, rapportée oralement par un soignant de l'hopital illustre à notre avis assez bien toute cette problématique.

(1) S. FREUD : Cinq Psychanalyses" (P.U.F.)

2) M.J. Cottereau

III L'INTERPRETATION GLOBALE DU PHENOMENE DES ABOYEUSES, DANS UNE PERSPECTIVE HISTORIQUE ET CULTURELLE.

A) ETUDE DU CONTEXTE.

Nous allons donc étudier le contexte historique, religieux, social dans lequel est survenu et s'est prolongé le phénomène collectif des Aboyeuses.

L'étude de ce contexte, surtout l'aspect religieux, montrera que cette époque était marquée de déchirures, de conflits, de discontinuités.[1]

a) le contexte politique et social en Bretagne

Au début du XVIIè siècle, après les guerres de la Ligue, la misère était très répandue, la Bretagne était devenue un champ de carnage, pillée par les différentes armées et les brigands, chefs de bande... la répression fut sévère contre les paysans insurgés.

Après une période d'accalmie, en 1655, le Parlement de Bretagne entra directement en lutte avec Louis XIV. Colbert laissa la Bretagne sans projet de développement, pour favoriser d'autres régions ; l'impôt frappait toutes les classes de la société, notamment les classes populaires. La politique de Louis XIV, ses guerres continuelles, ses projets grandioses notamment en matière de constructions, la centralisation excessive créée par Colbert allaient rendre la situation très difficile, créant un climat de tensions extrêmes. Rennes se révolta en 1675 et la Basse-Bretagne fit de même par la suite ; il s'agissait bien d'une révolte populaire, paysanne, la répression, envoyée de Paris fut cruelle : nombre de paysans furent pendus, et l'exploitation de la Bretagne se paracheva "mais les passions et les haines qui avaient provoqué la révolte, dite du Papier Timbré, n'étaient pas éteintes" (B. Pocquet, Histoire de Bretagne ; T.V. ; p. 533). Par la suite, la soumission, notamment au paiement des impôts, fut totale.

En 1709 un hiver particulièrement rude survint, et la famine s'ensuivit.

b) le Catholicisme en Bretagne à l'époque des Réformes

Les deux Réformes, catholique et protestante, ont été deux processus apparemment concurrents, mais finalement convergents, c'est-à-dire qu'ils ont christianisé une population qui ne l'était pas complètement.

Le paganisme et la "magie quotidienne" sont révélés par un grand nombre de pratiques et d'usages. Au XVIIè siècle, le père Michel Le Nobletz découvre, lorsqu'il commence ses prédications en Bretagne, "des désordres et des superstitions qui lui tirèrent les larmes aux yeux". Les "pratiques démoniaques" consistent par exemple à se mettre à genoux devant la nouvelle lune et de dire l'oraison dominicale en son honneur ; faire le premier jour de l'an une espèce de sacrifice aux fontaines publiques, chacun offrant un morceau de pain couvert de beurre à celles de son village. Le culte rendu à de multiples fontaines prolongeait les pratiques préchrétiennes ; ces pratiques, entre autres , étaient répandues pour leurs vertus curatives. Un autre rite "diabolique" consiste en ce que de nombreux paysans faisaient au "malin esprit" des offrandes ; ils croyaient que le Diable avait produit le blé noir ou sarrasin, comme les Manichéens croyaient aux deux principes des bonnes et des mauvaises choses. A noter qu'à l'époque des Réformes religieuses, les promoteurs de la christianisation, appelèrent satanisme ce qui était paganisme. Une antinomie fondamentale oppose magie et religion, bien que les deux domaines se soient interpénétrés. Il a existé une liturgie de la magie. On peut distinguer religion et magie par les caractères suivants :

- la religion . est transcendante
  . élève l'homme au-dessus de lui-même
  . le rite : recherche le collectif, le grand jour, le public.

- la magie . tend vers le concret
  . satisfait les "besoins inférieurs de la vie domestique"
  . s'oriente vers l'individuel

Comme on le voit, le paysan du XVIIè siècle est imprégné par l'univers du magisme, et une mentalité animiste : le monde est totalement vitalisé ; rien n'est vraiment matière ; on guérit simplement par le contact, par de simples attouchements ; les mots sont efficaces en eux-mêmes ; la puissance magique des exorcismes prend ici sa place. Cette paganisation en tant que survivance, et la paganisation du Christianisme étaient sans doute favorisées par le retard de l'imprimerie en Bretagne, par rapport au reste de la France ; de plus, la crainte de la famine, des maladies entraînait la nécessité de rites destinés d'abord à assurer la défense contre les catastrophes et la mort. On peut donc parler de paganisation du Christianisme : par exemple, des processions avec clergé et fidèles sont organisées pour implorer le Ciel contre les fléaux climatiques.

Cette situation est confirmée par les impressions livrées par les missionnaires du XVIIè siècle ; voici quelques unes de leurs réflexions :

- "La foi (Catholique) pénétra en Bretagne au XVIIè siècle comme au commencement de l'église". (P. Boschet : "Le parfait missionnaire ou la vie du R.P. Julien MAUNOIR," 1697).

- "Il ne faut pas s'étonner si l'on voyait dans les missions quelque chose de semblable à ce qui arrivait parmy les infidèles dans les missions des premiers Apostres puisqu'en bien des endroits de la Basse-Bretagne on y sçavait si peu les mystères de la Religion que c'était en quelque sorte y establir la foy que d'y enseigner la doctrine chrétienne" (extrait du même ouvrage).

c) l'influence limitée du Protestantisme et du Jansénisme :

Le Protestantisme apparut tardivement et se limita à l'élite sociale le retard d'introduction et le peu de pénétration dans le milieu paysan sont dus pour une part au faible degré d'alphabétisation en Bretagne, et pour une autre raison : une certaine autonomie politico-religieuse du monde paysan en Bretagne, alors que dans beaucoup de régions, c'est l'élite ayant adhéré au protestantisme qui entraîna le ralliement des populations. Les paysans décrits comme "orgueilleux", sont méfiants vis-à-vis des idées nouvelles, et ont un fort sentiment d'appartenir à une communauté représentée et centrée sur le clocher. En Bretagne, paroisse et communauté sont synonymes (1).

d) influence majeure de la Contre-Réforme ou Réforme Catholique

Après le Concile de Trente, va s'épanouir ce qu'on a appelé la REnaissance Catholique. Les principales décisions comportent :

. la création des séminaires

. la création de nouveaux ordres religieux, parmi lesquels les Jésuites eurent un rôle primordial.

On va assister à un essor considérable des Communautés religieuses, et une extension de la propriété ecclésiastique. Les ordres religieux seront réformés dans le sens d'une plus grande sévérité.

Une région à fort recrutement sacerdotal est constituée par une bande allant du Golfe de St Brieuc au Golfe du Morbihan ; la Bretagne, dans son ensemble, fournit un nombre très important de prêtres. Par ailleurs, se surajoute une meilleure formation des religieux . La fin du XVIIè siècle marque l'apogée du mouvement de la Réforme catholique : quelques chiffres

(1) "Histoire Religieuse de la Bretagne" Editions C.L.D. (Devailly) Année 80

peuvent illustrer l'importance du phénomène :

En 1698 : prêtres, religieux et religieuses : 1/200 hab. à Paris, contre 1/130 à 1/150 hab. en Bretagne (1)

En ce qui concerne la hiérarchie, les évêques, depuis le XVIè siècle, sont nommés par le roi de France. Les évêques, administrateurs et politiques, sont mis en place principalement à partir de la fin du XVIIè siècle.

A partir de ce considérable dispositif, vont s'organiser les missions. En Bretagne, elles seront assurées par les Père Le Nobletz (1577 à 1652), le Père Maunoir (deuxième moitié du XVIIè siècle) et le Père Grignon de Montfort entre 1706 et 1716. En ce qui concerne leur organisation, elles se feront "Aux champs et à la campagne" (St Jean Eudes). C'est une preuve que les populations rurales étaient les moins christianisées. Elles utilisent un mode spectaculaire, avec autodafés, processions, images... Elles insistent sur la vie sacramentale, la pratique régulière de la messe, le catéchisme...

Cette organisation méthodique va effectuer un travail "en profondeur", en côtoyant longuement les populations. En ce qui concerne les thèmes de cet enseignement, on en retiendra deux, qui prirent une place incontestable et qui nous intéressent particulièrement :

- la lutte contre le paganisme
- la lutte pour une "moralisation", en particulier dans le domaine sexuel.

1) la lutte contre la paganisation :

Elle se manifeste notamment par la vigilance à l'égard des multiples manifestations superstitieuses ; les feux de la St Jean sont réglementés ; on interdit aussi les aspects de folklore teinté d'esprit païen. Ou bien on interdit, ou bien on christianise, en canalisant une

(1) "Histoire Religieuse de la Bretagne"

conviction trop profonde : il y a donc bien paganisation en retour du christianisme ; le mouvement se fait donc dans les deux sens. Ce catholicisme baigne dans le merveilleux, le miracle... permanent... "naturel" : Dieu ou les saints, notamment locaux, interviennent dans la vie de tous les jours ; le catholicisme s'accomode donc d'aspects superstitieux.

On inculque aussi des thèmes tels que :

- la notion de responsabilité, de culpabilité, le sens du péché
- la relation malheur-châtiment (XVIIè siècle), péché-punition

2) Les injonctions et recommandations en matière de sexualité :

Elles seront rendues très actuelles et vivantes par des extraits de textes écrits notamment par les évêques :

"Les lois ecclésiastiques défendent à tous prestres ou serviteurs de personnes laïques (...) ni hanter les dames, foules ou branlancarades... et aux damnables impudicïty qui s'en suyvent en certains..."

"Une église est pollué (sic) premièrement par injurieuse et violente aspersion de sang humain, provenant de quelque coup volontairement donné dans l'église... secondement une église est pollué par copulation... ou volontairement émission de semence en icelle, tant par acte matrimonial qu'autrement".

"Fileries et rendries nuitales avec dames : l'intolérable... détestable et vilaine débauche qui se comet sous ombre de ce que l'on appelle en ce pays toillerie, fileries et rendries de poupées, de jour et de nuit, où les hommes, femmes et filles s'assemblent, laschant la vanne aux dissolutions de paroles etd'actions impudiques ainsi que nous en

sommes informez... (faisons interdiction à tous ceux) gens de bien et sans tache de corps (qui) aymeraient mieux trembler la fièvre que de s'y trouver... A raison de quoy faisons très expresses défenses, sous peine d'excommunication, à toutes personnes de quel estat, ordre, sexe et condition qu'ils soyent de faire à l'advenir aucune telles assemblées de miet..."

... "Si aucuns prestres sont tant oublieux du voeu solennel par eux fait en la réception des ordres sacrez et ont tant perdu la crainte et le respect de Dieu et l'appréhension de ses jugements que de tenir, avoir ou fréquenter des concubines ou autres femmes suspectes d'incontinence chez eux ou ailleurs (...) ; la prostitution ou l'adultère sont assimilés à l'infidélité vis-à-vis de Dieu...

... La luxure est cette sorcière-circé qui métamorphose les hommes en pourceaux... que celui qui s'accoste avec une putain se fait mesure corps avec elle et se réclame du diable". Texte imprimé en 1620 par un évêque de St Malo, et extrait de l'ouvrage précédemment cité.

Ces thèmes sont repris par les Missions ; on parle de "péchés innombrables, infinis, horribles et d'une gravité exceptionnelle".

Tout le XVIIè siècle a cherché à inculquer les notions de "pureté" ; les prescriptions sexuelles occupent une large place dans le catéchisme, les sermons, les confessions...

Ceci se manifeste par exemple par la séparation des garçons et des filles au catéchisme, des hommes et des femmes pendant les cérémonies.

Un aspect important, c'est que cette mentalité était déjà préparée en Bretagne, bien avant la Réforme Catholique : citons un mandement épiscopal de l'évêque de Tréguier en 1496 : Obligation est faite

de dénoncer publiquement au prône "Chaque dimanche au cours des messes, tous les excommuniés et tous les concubins notoires des deux sexes (...). Item, dans plusieurs paroisses, on élisait pour leur beauté des jeunes filles ou des femmes comme "reines" ou "roses", à la suite de quoi, poussées par l'esprit malin, elles se montent malicieusement la tête et étaient entraînées à comettre le péché de la chair"...

On retrouve cet extrémisme des prescriptions en matière de sexualité dans de nombreux ouvrages, particulièrement en Bretagne.

Une autre particularité bretonne, c'est la prolongation, beaucoup plus qu'ailleurs, de ce moment religieux. Au XVIIè siècle, la Bretagne est presque certainement une "zone protégée", où l'église contrôle encore très bien la moralité.

e) la situation particulière en Morbihan et à Josselin :

1) l'histoire du pèlerinage de Josselin : Notre-Dame du Roncier

D'après une tradition, dès le Vè ou VIè siècle, une chapelle avait été construite à l'endroit où s'élève maintenant l'église Notre-Dame : la statue miraculeuse aurait pu orner jadis ce premier sanctuaire. C'est au IXè siècle que fut découverte la statue miraculeuse par un laboureur, au milieu des ronces, d'où le nom de Notre-Dame du Roncier.

A partir de cette date, les "miracles éclatants" se produisirent : les maladies guéries sont, essentiellement : la cécité et les paralysies. Dès cette époque, la pompe des processions solennelles, du mardi de la Pentecôte, les offrandes se multiplient. On parle de "miracles sans nombre". Le Protestantisme, au XVIè siècle, n'eut qu'une influence très limitée. Par contre, la Renaissance catholique se manifesta par une multiplication des Etablissements et Ordres religieux, aux XVII et XVIIIè siècles

2) un exemple de paganisme : la Vénus de Quinipilly

La proximité avec Josselin et l'époque très rapprochée du début

des Aboyeuses donnent du relief à ce culte païen. Il s'agit d'un culte en rapport avec les eaux, à rapprocher de l'importance du culte des fontaines guérisseuses, qui correspondaient aux esprits des sources, puis christianisées et placées sous l'invocation des saints. La Vénus de Quinipilly est située à 2 Km de Baud ; depuis des siècles, les femmes y étaient conduites : celles qui voulaient se marier ou qui venaient d'être mères ; la cuve de pierre permettait l'immersion. La statue était une idole appelée "La sorcière de la Couarde". En 1671, lors des missions, les prêtres la firent jeter dans le Blavet, rivière proche ; mais les paysans allèrent la remettre sur son piédestal. Il fallut l'intervention de l'évêque de Vannes et de la troupe pour faire appliquer la décision de transfert, à laquelle s'opposaient les paysans. Malgré tout, les cultes se poursuivirent clandestinement et de nuit.

B) Le rôle de la femme ; le matriarcat ; l'acculturation bretonne

Dans la société celtique, la femme bénéficiait d'une grande liberté ; en particulier dans le domaine sexuel ; elle n'était pas objet de péché, n'était pas un être faible nous dit J. Markale (1). Les mariages se dissolvaient facilement ; le concubinage était pratique courante. La société celtique ne connaissait pas la notion de faute, de culpabilité, mais faisait une différence subtile en admettant l'idée de la responsabilité. La femme, mariée ou non, avait accès à des fonctions très diverses : sacerdotales, sans doute, mais aussi guerrières, éducatives, militaires ; elle était aussi magicienne ou sorcière. Elle était chef de famille lorsque sa fortune était supérieure à celle de son mari. Toutefois, ces sociétés furent aussi des sociétés paternalistes, comme toutes les sociétés indo-européennes. Avant l'invasion romaine, il existait un équilibre, une égalité entre les rôles de l'homme et de la femme chez ces peuples.

Pour Markale, l'histoire des déesses et leur rôle dans les religions anciennes, est parallèle au rôle joué par la femme dans ces sociétés. Pour ces peuples, les Déesses jouaient un rôle prépondérant : elles étaient mères des Dieux et des hommes. A mesure que les sociétés changent leur type d'organisation, la Déesse-Mère devient le Dieu-Père, comme la Déesse-Soleil devient le Dieu-Soleil : les cultes féminins deviennent masculins, ou bien les Déesses sont "marginalisées" en quelque sorte, ou bien elles sont dépouillées de leurs attributs originels. Mais "les grandes époques patriarcales conservent dans leur mythologie le souvenir d'un temps où les femmes occupaient une situation très haute" (Simone de Beauvoir). Ces Déesses sont englouties au plus profond de l'inconscient, mais elles ressurgissent parfois de manière surprenante et viennent créer un désordre en remettant en cause l'ordre établi.

(1) Markale "La femme celte" Payot

Le Christianisme, à l'origine, rétablit un équilibre entre l'homme et la femme puisqu'il repose sur le couple Mère-Fils. C'est donc une véritable révolution, qui expliquerait, selon Markale, pourquoi le Christianisme a été si violemment combattu par la société romaine paternaliste, qui a vu là un danger et une menace contre le pouvoir . Ce ne serait qu'en intégrant le système paternaliste et le cadre juridique romain, en culpabilisant la femme, que celui-ci aurait pu se développer.

Mais, les retours aux cultes de la Déesse-mère se font sous différentes formes : on peut les repérer dans les légendes, dans les hérésies et le pratiques païennes persistantes, et à l'intérieur même de la religion catholique.

a) dans les légendes :

C'est ce que Markale appelle la révolte de la fille-fleur ; les mythes et légendes correspondant à cette révolte sont fort nombreux. Nous donnerons un récit de la littérature irlandaise, exemple de la "confrontation entre le druidisme sous sa forme vulgarisée de sorcellerie et le christianisme parce que le druidisme n'est plus officiel et qu'il est devenu l'apanage des femmes, lesquelles continuent de le pratiquer dans l'ombre, sous forme de sorcellerie".

La mort de Muirchertach (Irlande) : le roi suprême d'Irlande, Muirchertach, rencontre, au cours d'une chasse, une jeune fille dont il tombe éperdument amoureux. Priée par lui, la jeune fille n'accepte de le suivre à la maison royale de Cletech qu'à la condition que le roi se soumette entièrement à elle etque les prêtres ne mettent jamais les pieds dans cette maison tant qu'elle y sera. Quand le roi lui demande son nom, elle répond qu'elle s'appelle Sin, c'est-à-dire "Soupir, Bruissement, Tempête, Vent Rude, Nuit d'Hiver, Cri, Pleur, Gémissement". Son premier acte, une fois

installée à Cletech, est de chasser la reine et ses enfants. La reine va se plaindre au saint évêque Cairnech qui vient menacer Muirchertach et le sommer de chasser Sin. Le roi refuse et Cairnech le maudit par un rituel certainement plus druidique que chrétien. Cependant, les hommes d'Irlande prennent parti pour le roi, et donc pour Sin, contre l'évêque. Un jour, le roi demande à Sin quelle est sa puissance. Elle lui répond qu'elle est sorcière, et lui donne quelques exemples de ses pouvoirs magiques. Mais au fur et à mesure que le temps passe, Muirchertach sent qu'une faiblesse suspecte s'empare de lui. Il va se confesser à Cairnech et promet de se séparer de Sin. Or, au retour, il retombe sous l'influence de la fille qui l'ensorcelle avec des visions fantastiques. Muirchertach a le pressentiment de sa mort prochaine, mais il est trop tard, il ne peut plus échapper à l'emprise de Sin. Au cours de la nuit, il se réveille en sursaut et voit la maison en feu. Il veut attraper une cuve remplie de vin pour se protéger du feu, mais il y tombe et s'y noie. On apprend alors que Sin était la fille d'un homme que le roi avait fait assassiner et qu'elle avait accompli toutes ces actions pour venger son père. Et comme elle était, au fond, tombée amoureuse de Muirchertach elle meurt peu de temps après, ne pouvant survivre à son chagrin (Revue Celtique, XXIII, p. 396).

Il s'agit d'une révolte contre le roi-père, et, dans le cas présent, d'une révolte de la fille contre le père. Pour Markale, "si révolte morale il y a, il est difficile d'imaginer les modalités de son application réelle, puisque tout est prévu pour l'empêcher. La révolte de Sin contre l'autorité royale n'est donc réalisable que par la ruse. D'où la méfiance que traduisent toutes les traditions vis-à-vis de l'hypocrisie de la femme, qui utilise des moyens détournés pour arriver à ses fins".

b) la résurgence de la femme dans les hérésies et le paganisme

Un exemple est constitué par la secte des Phibionites qui se développa au IIIè siècle et dont l'essentiel de la Cène rituelle consistait en l'ingestion du sperme mâle, et des produits féminins ; la procréation était refusée ; la femme avait l'entière disposition de son corps. Quant aux messes noires, elles s'opposent point par point au déroulement normal de la messe ; l'autel est constitué par une femme qui est adorée, notamment les parties sexuelles : c'est sous une forme évidemment bien surprenante une tentative de retour au culte de la Déesse. Ces cultes sont appelés diaboliques ; Markale rappelle que le mot diable veut dire celui qui "se jette en travers", qui s'oppose au cours normal des choses. Le culte de la Vénus de Quinipily précédemment cité en est une autre illustration.

c) le retour au culte de la Vierge dans la religion catholique

Le culte de la Vierge Marie est particulièrement accentué en Bretagne, et notamment en Morbihan ; le nombre d'églises qui lui sont dédiées est très élevé ; sous le vocable de "Notre-Dame" : Notre-Dame de Joie, Notre-Dame de la Clarté, Notre-Dame de Kerdroguen, Notre-Dame du Roncier... Citons aussi l'importance du culte voué à l'aïeule, Sainte-Anne, dont le pèlerinage à Auray est encore marqué par une affluence certaine : c'est au début du XVIIè siècle qu'un paysan, Y. Nicolazic, découvrit une statue de Sainte-Anne, dans le champ du Bocenno. Le pèlerinage du Roncier à Josselin connaît une renommée plus tardive ; notons au passage les réflexions des vicaires justifiant les cultes à la mère de Dieu : "comment refuser au peuple si fervent le couronnement de la statue de Marie"... L'on perçoit les essais d'accommodement de ces nouvelles manifestations de la foi, avec le dogme, et les tentatives de les intégrer au culte traditionnellement admis.

Un texte plus récent s'inscrit dans une démarche semblable : c'est le compte-rendu du "Premier congrès marial breton tenu à Josselin en 1904". A propos du dogme de l'Immaculée Conception : "C'est assez que l'église constate, à un moment donné, que les fidèles y croient. S'ils y croient, c'est vrai ; s'ils y croient, Dieu l'a dit (...). L'office de la Conception, au lieu de disparaître, s'enrichissait plutôt de prières spéciales et d'hymnes très pieuses, à qui il ne manquait que le visa officiel de l'église romaine pour être parfaits".

x

x x

Ce matriarcat primitif n'a pas laissé qu'un souvenir ou une trace au niveau des légendes, des mythes ou des écrits : il s'est continué au niveau des faits bien au-delà et malgré la romanisation et la Christianisation. Le Cartulaire de Redon, qui date du IXè siècle, donne des exemples de femmes mariées qui jouissaient de biens propres, pouvant en disposer et les léguer sans l'avis du mari. Les femmes bretonnes pouvaient régner ou associer leurs époux à la royauté. De même, dans les campagnes, les femmes bretonnes avaient le rôle du chef de famille. Bien plus tardivement, les femmes ont su conserver à leur profit les avantages des lois antérieures en détournant certains réglements qui réduisaient leurs droits, pour Y. Brékilien (1), au XIXè siècle, on peut "parler d'une façade patriarcale masquant l'importance de la mère, âme du foyer".
C'est à partir du XIIIè siècle que le droit français a pénétré et dominé le droit breton. En ce qui concerne les femmes de marins, leur pouvoir est bien entendu facilité par les absences répétées et prolongées du mari : elles assurent l'éducation des enfants, la gestion quotidienne de leurs biens, prennent les décisions importantes sans la présence de l'époux. Ce rôle se retrouve aussi dans le milieu paysant, tant en ce qui concerne les enfants que la tenue des comptes.... Cette façade "patriarcale est illustrée par P.J. Hélias quand il écrit : "Quand un couple de bigoudens se montrait en public, la femme faisait marcher son homme devant elle pour donner le change, lui, plastronnait, le pouce aux entournures du gilet, poitrinant comme un coq. Mais il suffisait qu'il montrât quelques velléités de tourner à droite vers les bistrots à galoche et à brelan et aussitôt derrière lui, sa bonne femme levait le bout de son parapluie pour lui en toucher le coude et l'homme avec un soupir, tournait à

(1) Yann Brekilien "La Mytologie Celtique" Jean Picollec

gauche, direction de la maison. Il y avait pourtant certaines occasions où il fallait aller boire au comptoir pour tenir son rang. Alors c'était la patronne qui, d'une voix douce, commandait la boisson de son homme" (Les Autres et les Miens "). Citons encore le même auteur, cette fois dans l'ouvrage "Le Cheval d'Orgueil" : "Mon grand-père premier m'a appris des tas de choses propres à me faciliter la vie. En particulier, que dans notre pays, du moins dans les maisons bien tenues les femmes arrivent toujours, en fin de compte, à diriger tout le ménage, même quand elles font semblant, humblement, d'obéïr au chef de famille, mais seulement en public. Sachant celà, je vivrai toujours en paix dans mon logis et heureux dans ma chemise. Faites comme moi, si vous ne voulez pas grossir votre voix et retrousser vos manches pour un combat douteux". On ne saurait être plus parlant sur cette famille "pseudo-patriarcale", où en public, le modèle est conforme à la norme imposée par la société, et ce retour à l'ancien régime en privé.. Plus loin, on peut lire : "Qui tient les femmes dans le pays tient les hommes du même coups. Les hommes crient fort en public, tournant même en dérison certains aspects du culte, tout blancs qu'ils sont, vont même jusqu'à blâmer certaines initiatives du recteur ou du vicaire, plaisanter gaillardement à propos de leur emprise sur les femmes, mais ils filent doux à la maison". Et encore :"Chez nous, la prééminence de la femme est tellement indiscutable que le nom même de l'homme, le bigouden est tombé en désuétude".

Pour le Dr Carrer ("Le Matriarcat psychologique des Bretons") Payot) "Le statut psychologique est le pouvoir et l'influence réels d'un individu au sein du couple, quels que soient les statuts social et juridique. Pour que règne un équilibre du coupe permettant un épanouissement de chacun des membres de la cellule familiale : père, mère,

enfants, il parait nécessaire, parmi d'autres facteurs, que les statuts social et juridique respectifs de l'homme et de la femme coïncident, en gros avec leur status psychologique, dans le cadre familial".
Si, à partir de circonstances historiques particulières, ces différents statuts viennent à diverger gravement, des tensions de plus en plus graves surgissent à l'intérieur du couple et aboutissent à des situations névrotiques familiales qui se transmettent de génération en génération et ont tendance à s'aggraver au fil des âges".

En Bretagne,il y aurait eu distorsion entre ces deux statuts, psychologique d'une part, et juridique et social d'autre part. Cette divergence de ces deux statuts se serait produite entre autres aux XVIè et XVIIè siècles, par l'irruption plus ou moins butale dans le droit breton, la religion, la culture en général, la langue bretonne, de conceptions jusque là étrangères. ; ces conceptions ont sans doute heurté davantage en Basse-Bretagne ou Bretagne bretonnante qu'en Haute-Bretagne.

Il y aurait donc opposition entre le statut juridique de la femme et de l'homme, la femme étant nettement défavorisée sur ce point et le statut psychologique, où elle domine l'homme dévalorisé. Cette dévalorisation de l'homme est en relatin avec l'acculturatin.
L'acculturation est, pour le larrousse "un processus par lequel un individu s'adapte à la culture d'un groupe auquel il est étranger. Processus par lequel un groupe évolue au contact de la culture d'un groupe étranger plus important" Devereux utilise le terme de déculturation ("De : ôter") qu'il définit comme un processus par lequel "les matériaux culturels sont dépouillés de leur contenu culturel".

De cette deux rencontres de deux cultures peut donc résulter un enrichissement fait d'apports réciproques, mais la déculturation peut se dérouler dans un climat de violence, le système dominant agressant le plus faible, le plus fragile ce qui pour Christian Delacampagne "ne peut être que la caus, ou mieux l'occasion d'une explosion de troubles aussi bien collectifs qu'individuels et maladies psychiques aussi bien que de phénomènes sociaux aux aspects aberrants", cet auteur utilise les termes d'agression et de contrainte. Deveroux considère que l'on ne peut dissocier la culture du psychisme de par leur relation étroite et leur complémentarité, la culture constitue un système de défense, solidaire des fonctions du Moi.

Pour le Dr Carrer, le processus acculturatif date depuis longtemps, bien avant le XVIIè siècle : le droit coutumier français d'origine franque, le droit romain, le droit canon, modifient progressivement le droit breton dans un sens de moins en moins favorable à la femme. A la fin du XVIIè siècle, "la monarchie française devenue autocratique et centralisatrice et par ailleurs de tradition franque patriarcale, de même que l'église catholique romaine d'après le Concile de Trente, toujours méfiante envers la femme mais plus offensive (ces deux pouvoirs s'épaulent mutuellement), ont concouru activement à la diffusion d'une culture largement étrangère à la très grande majorité du peuple breton, dont l'acculturation avait pourtant commencé à petits pas depuis plusieurs siècles. Culture deux fois étrangères même, parce que patriarcale, et donc opposée àla tradition celte matriarcale, parce que savante et donc éloignée de la tradition populaire orale et, pour ce qui

est de la Basse-Bretagne, trois fois étrangère puisque appartenant à un autre domaine linguistique". L'historien Jean Delumeau ("La peur en Occident du XIVè au XVIIIè siècle") pense qu'un clivage s'est accentué à partir du XVIè siècle entre l'élite intellectuelle et le monde paysan , clivage favorisé par l'imprimerie , unclivage s'effectue aussi entre la ville et la campagne.

Les conséquences sur la pathologie sont liées à la constitution d'un matricentrisme psychologique en réaction contre la progression du système patriarcal officiel et évoluant dans ce système. L'hystérie serait un mode de réponse à l'infériorisation de la femme, elle serait une forme de revendication ne pouvant s'exprimer que manière pathologique, masquée, car ne pouvant s'exprimer au grand jour, vu la répression interne dont elle fait l'objet. Le rapprochement de R. Bastide concerne les femmes africaines dont le statut était celui de la complémentarité équilibrée entre hommes et femmes et qui présentent des conduites hystériques lors d'apports culturels occidentaux ou islamiques, qui l'abaisent considérablment. La fréquence de la pathologie hystérique en Bretagne se situerait donc dans ce contexte, la femme accaparant en quelque sorte le plus possible de pouvoir au sein de la famille, en compensation de la perte de son statut juridique et social. Ce ci expliquerait, l'agressivité manifestée envers le conjoint, agressivité qui s'observe de nos jours. La conséquence est aussi l'importance que la femme accorde à son rôle de mère, au détriment de la place accordée au mari-enfant, d'où l'entretien d'une dépendance marquée et prolongée des enfants (qu'ils soient garçon ou fille) vis à vis de leur mère.

Citons de nouveau Carrer "Ce matriartrisme breton, parfois désigén sous le nom de "tendance matriarcalisante" a été bien des fois reconnu et décrit par les écrivains. Le test du dessin de famille de Cormas, utilisé en passation collective, nous a révélé que l'image de la mère dominait en Bretagne dans 57 % des cas et hors de Bretagne dans 29 % des cas, pour l'échantillon de quelques centaines de cas retenus en Bretagne et hors de ce pays.
Cette faiblesse de l'image paternelle ne manque pas de retentir défavorablement sur le processus d'identification et contribue à entraver de façon considérable la liquidation de l'Oedipe. Elle est donc à l'origine du nombre anormalement élevé de sujets à personnalité immature conservant une fixation maternelle excessive".

L'acculturation en Bretagne, nous l'avons cru, n'a pas été volontaire, souhaitée, mais subie : la culture la plus puissante a imposé ses règles et modèles, ceci conduit l'homme à une conscience de soi dévalorisée, une identité niée, d'où l'agressivité marquée de la femme à son égard, qui entraîne une majoration de la soumission. Pour M. Bourg ("la femme du mari alcoolique") Revue d'ethnopsychiatie bretonne, n° I- Mai 82), "la confrontation de ces données étio-pathogéniques à une expressivité clinique, nous permet de pointer chez ces femmes l'existence d'une structure préhystérique. La spécificité de cette organisaion se traduit :

. sur le plan dynamique, par la prédominance du conflit oedipien constitué sur les bases phalliques de l'imvestissement pulsionnel.

. sur le plan topique, par l'importance du refoulement secondaire qui témoigne de la prévalence d'un surmoi doué de

tous les attributs de la conscience morale. Ce surmoi, comme l'indique Freud, ne se forme pas à l'image des parents, mais bien à l'image du sur moi de ceux ci, ils devient le représentant de la tradition, de tous les jugements de valeur qui subsistent ainsi à travers les géné rations. Cette formulation indique à elle seule l'importance fondamentale du contact social et culturel (matricentrisme, absence du père).

. sur le plan économique, l'efficacité du refoulement secondaire s'accompagne d'un investissement renforcé des fantaisies aboutissant à des formations réactionnelles, celles-ci sont des "digues psychiques" afin de réprimer le déplaisir résultant de l'activité sexuelle : dégoût, pudeur, moralité.

Les régressions névrotiques n'apparaissent que sous forme de fixations orales (dépendance, agressivité).

x

x x

Nous avons donc envisagé dans ce chapitre, le rôle facilitant et prédisposant du matriarcat psychologique et de l'acculturation, dans l'écosion de personnalité névrotiques de type hystérique, notamment chez la femme.

C) Les FONCTIONS ASSUMEES PAR LE TRAITEMENT A JOSSELIN.

Nous avons noté que les Aboyeuses représentaient un archaïsme dans la vie culturelle de la Bretagne, aux XVIII, XIXè siècles et première moitié du XXè siècle; E. de Martino parle de "comportements humains désuets et qui s'opposent au système dans lequel nous sommes nés et avons grandi, en se réclamant d'idéologies périmées". Comment ne pas voir dans le comportement des Aboyeuses comme dans celui des Tarentulées, un comportement excentrique et plein de contradictions, comportement surprenant, notamment à l'église :

. pour les Tarentulées, jeunes filles sautillant sur l'autel ou frappant du poing contre la porte protégeant la statue de St-Paul ;

. pour les Aboyeuses : hurlements, gesticulations, renversement de chaises en plein office religieux.

De même, la nature des relations avec Saint-Paul et la Vierge Marie, pour les tarentulées et les Aboyeuses, est confus et contradictoire, comme si le recours au Saint-guérisseur ou à la Vierge était imposé, laissant apparaitre les oppositions, les refus, sous une forme pathologique, ces débordements n'étant pas envisageables et acceptables sous un mode d'expressionouvert. En effet, les Tarentulées implorent saint Paul en lui demandant la grâce, mais exprimant aussi une agressivité envers lui en frappant, en ayant des attitudes d'irrespect; de plus, Saint-Paul envoyait la Tarentule en punition de quelque faute et ce saint était aussi un saint-Paul-tarentule ou une tarentule-Saint-Paulsoumis à l'exorcisme de la musique, de la danse et des couleurs. De la même manière, la Vierge Marie représente la Femme soumise, sobre et digne dans sa souffrance; le moins que l'on puisse dire, c'est le contraste de la manière d'être des aboyeuses, cheveux au vent, et refusant la plupart du temps plusieurs fois de se soumettre au baise-

ment du reliquaire de la statue. Ceci est à rapprocher de l'obligation pour les femmes de se voiler la tête durant les cérémonies religieuses : ce respect et surtout cette différence imposée est "un modèle de comportement en antithèse avec celui des cheveux flottants dans le vent au rythme de danses frénétiques, de même que dans l'évangile de St-Jean, la douleur intérieure et muette de Marie au pied de la Croix fondait un modèle de comportement en opposition avec celui des pleureuses païennes" Pour E. de Martino; l'on sait aussi que la Vierge d'après la légende est elle-même à l'oriine de l'aboiement en punition des blasphèmes perpétrés à son encontre ; le contraste est remarquable entre la Virginité et le symbolisme du chien, représentant l'accouplement, l'agressivité, la férocité. Tout ceci met en évidence le conflit religion-paganisme, conflit entre les anciennes croyances et coutumes et le nouvel ordre établi. D'une manière générale, une possession de type animal correspond au rejet de la vie sociale et au refus de l'ordre civil du monde humain. Ed. de Martino rappelle qu'il existe deux histoires, celle des dominateurs et celle des dominés il s'agit en relevant les conflits, de sauver les souvenirs des dominés c'est à dire "le peuple"; ces souvenirs des dominés en ce qui concerne la vie religieuse, se réduisent à des "monuments archéologiques de la pensée" à des couches géologiques révélatrices d'époques diverses ces souvenirs sont la non-histoire, le négatif de la civilisation moderne, le signe d'une limite de sa puissance d'expansion et de modelage des coutumes ou, si l'on veut, l'incessante ironie s'opposant aux efforts accomplis par la civilisation moderne pour réaliser sa propre histoire. "L'élément folklorico-religieux peut devenir document de l'histoire de la civilisation religieuse ; il marque un épisode d'arrêt du processus d'expansion, un incident douloureux qui a limité sa volonté d'histoire en l'obligeant, dans certaines

couches de la société, à certaines épqoues, et dans certaines régions, à des tolérances, des compromis, des syncrétismes, des abdications". L'élément folklorico-religieux donne un relief à ces tensions.

a) L' UTILITE SOCIALE.

Face à cette explosion, à ce désordre, à ce mode d'expression pathologique, la société va réagir en le récupérant, d'où son utilité sociale. L'intégration, dans le culte catholique, va tenter de réduire le phénomène dans les limites de l'église. Rappelons-nous la solennité de l'annonce faite de la guérison des enfants LE PALLEC, avec procès verbal, procession et office, marquant le contrôle et la discipline d'un désordre inquiétant. D'où le conditionnement culturel, la croyance en une zone d'immunité, la répétition de la crise et de la cure chaque année, le phénomène devenant "rites, tradition, célébration périodique d'une cérémonie", les crises devenant plus fréquentes et prévues, programmées à l'approche ou le jour même de la fête de la Pentecôte. Ceci constitue une manière de faire plier un phénomène païenlourd de menaces et de significations plus ou moins occultés en lui assignant un lieu, une date, un rituel, un but qui mettent fin -par la guérison- à une manifestation inquiétante. Le dispositif permet une réintégration dE ces femmes -en quelque sorte- dans le genre humain, la possession et l'aboiement étant des manifestations d'un abaissement au niveau de l'animal.

A ce point de vue de l'utilité sociale, les affinités entre les Aboyeuses, les Tarentulées et le culte vaudou sont significatives lorsque l'on analyse les fonctions assumées par ceux-ci dans leurs milieux sociaux respectifs. Ce rapprochement

effectué entre tarentisme et culte vaudou conduit à faire remarquer "le plaisir que procure aux gens accablés par la vie le fait de devenir un centre d'attraction et de jouer un rôle surnaturel et respecté"E. de Martino rappelle par ailleurs que les cérémonies vaudou satisfont le profond besoin de se défouler des chocs psychologiques, des frustrations, des conflits, des répressions. Cette fidélité à un ordre et ces participations collectives modèrent, dirigent et maintiennent dans le sillon de la tradition, selon un projet de vie culturelle commune. Il s'agit d'un défoulement culturellement discipliné et orienté par les conflits psychiques les plus caractéristiques d'un régime d'existence donné.

Citons encore E. de Martino pour qui "la sévère pression sociale exercée sur le monde féminin dans une société de type androcratique comporte le retour de ce qui a été refoulé sous forme de symptômes névrosiques indéfinissables, incompatible avec un ordre culturel et passibles pour celà d'un traitement préventif et curatif adéquat". Dans le ménadisme et autres cultes orgiastiques, l'aspect "fugues" de la crise, expression de son incompatibilité avec tout ordre civil semble bien remodelé et orienté dans le cadre d'un horizon mythicorituel.

Le retour dans le monde "civilisé" est ainsi discipliné limitant le caractère antisocial d'une crise individuelle et imprévisible. Ce retour est fortement conditionné par la pression exercée par l'Eglise, les voisins, la famille.....

Après avoir affirmé que le désordre ethnique est corrélé au processus d'acculturation, G. Devereux décrit ce mode de fonctionnement du désordre ethnique (et du désordre "sacré") en distinguant plusieurs phases :

. l'instigation est un signal formalisé qui sert à déclencher les désordres tant "sacrés" qu'ethniques, ces désordres ne sont exploitables qu'à condition d'être déclenchables à volonté ; une crise peut être déclenchée soit accidentellement soit intentionnellement, elle peut être auto-induite on bien provoquée par une cause externe. Dans la plupart des cas, la séquence "déclenchement-crise" semble être un "réflexe conditionné" d'ordre purement culturel. Pour les Aboyeuses, on connait l'attente et l'angoisse liée à cette attente et donc le caractère de crise provoquée sereinement.

. la maniabilité : les névroses ethniques sont contrôlables, Devereux cite en exemple le fait que l'instigateur d'une crise d'imu ou de latah peut non seulement , par son comportement, déterminer les manifestations spécifiques, mais encore mettre fin en cessant tout simplement d'aiguillonner sa victime.
De même le chien fou est aisément contrôlable, car systématiquement négatif, il fait le contraire de ce qu'on lui dit de faire.

. La résolution de la crise "La meilleure manière de mettre fin à une crise est, bien entendu, de la guérir. Certaines crises ont une durée prédéterminée".

b) L' UTILITE INDIVIDUELLE.

Elle représente la possibilité d'alléger les périodes inter-cérémoniales du fardeau des sollicitations de l'inconscient, de canaliser les conflits latents et "de les transposer sur un plan mythico- - rituel". Les symptômes prennent alors une signification différente ; entr'autres, les Aboyeuses, tout au moins au XVIIIè siècle,

sont considérées comme des possédées ou atteintes d'un "mal extraordinaire". Cette utilité présente toutes les possibilités, semble-t-il, entre la complète "guérison" entre les cureset les crises d'aboiement fréquentes dans l'année, malgré la pratique du pélerinage annuel, on a donc toute une gamme d'efficacité pour chaque personne, nous reviendrons ultérieurement sur ce problème de la maladie. En tout cas, le résultat recherché est de diminuer ou supprimer les crises en dehors des lieu et date autorisés.

Toujours dans le domaine individuel, mais dans un autre registre, sur un plan plus social, il existe une sorte de compensation ou dédommagement pour ces paysans, à être autorisés à jouer un rôle, à être sur le devant de la scène. Ces jours de "fête" sont l'occasion de vivre l'envers, pour un temps, de leurs conditions d'existence.

Un autre aspect de cette utilité est la possibilité, pour les spectateurs de jouer "par procuration" l'acte antisocial effectué par les Aboyeuses, en étant en quelque sorte complices de ces manifestations, c'est ce qui rend compte de l'acceptation par toute la population de ces comportements excentriques, la sympathie tacite à l'égard des Aboyeuses, ou la participation active au déroulement des rites de guérison. Ces rites ne sont pas seulement thérapeutiques pour les Aboyeuses, mais aussi pour toute la population.

D) Discussion à propos de l'anormalité, de l'adaptation, de la guérison

a) symptôme standardisé et normalité

Sous prétexte que les Aboyeuses présentaient des symptômes standardisés, est-il possible pour autant de dire qu'elles sont "normales" ? Les médecins ayant observé les Aboyeuses ont souvent posé cette question. C. Jeannel (1855) répond par l'affirmative : "Les Aboyeuses de Josselin sont réellement malades". Cet auteur développe dans son livre "Excursion en Bretagne", l'idée de maladie mentale "plus ou moins subordonnée à la volonté" ; il insiste sur la notion de contagion "par le commerce intellectuel avec les malades, ou tout simplement par la vue de leurs accès." Les personnes les plus exposées sont "les moins énergiques, les âmes faibles, ou les âmes ardentes et passionnées".

Devereux conteste l'opinion selon laquelle, tout en étant objectivement névrosé, le chaman est néanmoins "autonormal" dans la mesure où il est parfaitement adapté, car il y a réduction du processus diagnostique à une simple constatation du degré d'adaptation. La théorie de l'adaptation refuse d'admettre l'existence de sociétés tellement "malades" qu'il faut être soi-même bien "malade" pour pouvoir s'y adapter. "La théorie qui fait de l'adaptation le critère de la santé mentale s'avère indéfendable à la lumière de l'importante distinction formulée par Fromm entre l'adaptation saine et le conformisme sado-masochiste". Plus loin, G. Devereux affirme que le chaman est "psychologiquement malade".

b) symptôme tapageur et gravité

En ce qui concerne les Aboyeuses, leurs symptômes tapageurs sont-ils

l'expression d'une particulière gravité de leur trouble psychique ? Nous pensons qu'il n'en est rien, car "il n'y a pas nécessairement corrélation entre le caractère spectaculaire des symptômes et la gravité de la psychopathologie sous-jacente. Le schizophrène en pleine crise aiguë dans un service d'agités est d'ordinaire bien moins "malade" et a de meilleures chances de guérison que le schizophrène "éteint" et parfaitement docile, végétant dans un service pour malades chroniques". Dans la série hystérie, phobie, névrose obsessionnelle, névrose caractérielle, Devereux constate que les catégories nosologiques sont par ordre de gravité croissante en ce qui concerne la maladie et de flamboyance décroissante en ce qui concerne les symptômes.

c) une aboyeuse "non officielle".

De même qu'il existe une différence entre le chaman et le psychotique "privé" mais reconnu, du point de vue de la gravité de la pathologie présentée, nous pensons pouvoir repérer une telle distinction entre l'aboyeuse "classique" si l'on peut dire, qui a recours à l'exorcisme annuel, et qui en dehors de ce rituel saisonnier, présente une absence ou de rares crises d'aboiement, et l'aboyeuse "non officielle" extériorisant tout au cours de l'année une symptomatologie quasi-permanente, quotidienne invalidante. Un cas nous est fourni par C. Jeannel :

" J'en veux citer l'exemple que j'ai pu étudier moi-même, et qui offre une analogie singulière avec la maladie des aboyeuses de Josselin.

Il ne s'agit plus d'une paysanne plus ou moins ignorante, mais d'une femme instruite.

Mme la Marquise de D., à la suite de quelque convulsion dentaire, resta dès son plus bas âge sujette à des accidents nerveux très bizarres. Etait-elle en train de jouer ou de courir, tout-à-coup elle s'arrêtait,

se rejetait en arrière comme si elle eût subitement vu quelque objet hideux, et poussait une sorte de jappement ou d'aboiement aigü et rapide, puis elle continuait son jeu ou sa course comme si elle ne se fût pas aperçue de l'interruption. Les médecins y perdirent, comme on dit, leur latin : sa maladie et surtout sa santé résistèrent à tous les essais, à toutes les tortures. En attendant, on crut bon de la soumettre à la vie calme et régulière d'un couvent.

Les bonnes religieuses, frappées du contraste de ces accès si pénibles avec la grâce et la gentillesse de l'aimable enfant, s'imaginèrent qu'elle était possédée, d'autant plus que ses aboiements éclataient aussi bien pendant la messe et la prière que pendant la classe ou la récréation. Elle devint jeune fille, elle devint femme sans que ses accès perdissent rien de leur fréquence. Je l'ai entendue troubler par ses aboiements le silence des messes basses de sa paroisse. Seulement elle était devenue honteuse de cette infirmité ; elle luttait contre elle-même pour se contenir, mais cette résistance très pénible aboutissait toujours à une explosion plus violente.

Un phénomène mental vint, avec l'âge, s'associer aux accidents purement nerveux : une impulsion irrésistible faisait sortir de ses lèvres tout ce qu'elle pouvait penser de désobligeant sur les personnes présentes ; il en résultait souvent des scènes fort embarrassantes ou fort comiques. Se hasardait-on, par curiosité, à lui faire quelque compliment banal, -vous... vous... vous mentez, disait-elle, en vous crachant au visage, et elle se détournait de vous comme d'une bête venimeuse, en poussant un aboiement étourdissant. Pour occuper ses longues heures de solitude, elle avait cultivé deux talents singuliers. Elle modelait des fruits en cire avec une rare perfection, et elle faisait des découpures de fleurs en papier. Voyez, me dit-elle, quand mes mains tremblent, je m'arrête ; et, en effet, quand la convulsion rejetait son corps en arrière et chassait un cri de sa

gorge, sa volonté suspendait le mouvement des doigts et des ciseaux, et le continuait aussitôt après. Un jour, elle traversa son salon en diagonale pour me conduire à l'armoire où était la collection de ses fruits en cire ; deux fois, dans ce court trajet, elle recula obliquement d'un demi-pas en écartant les bras et en poussant deux ou trois aboiements retentissants, comme si les gouffres de l'enfer se fussent tout à coup ouverts sous ses pieds".

Dans cette observation, se mêlent les traits de caractère - et aussi les symptômes - de nature hystérique et obsessionnelle. Cette personne n'a pas eu recours au procédé rituel de guérison mis à sa disposition à Josselin ; sans doute à cause de son rang social. Cette Aboyeuse "privée", manifestement malade et handicapée au point de s'astreindre à un mode de vie aboutissant au confinement, est atteinte de troubles psychopathologiques au moins aussi profonds que nombre d'Aboyeuses "publiques", répertoriées dans la population. Une différence peut donc être faite-au minimum une différence de degré-entre l'aboyeuse valorisée par le pèlerinage et l'aboyeuse névrosée secrète, reléguée dans un couvent ou demeurant emmurée dans une vie végétative.

d) l'inconscient ethnique :

Au total, on ne peut dire que les aboyeuses officielles sont indemnes de tout problème psychopathologique sous prétexte que ce trouble est pleinement intégré et même utile à la société à une époque donnée et dans une région donnée. Ce trouble, reconnu, utilisé, est une "manière d'être folle" admise par la population ; c'est une folie conventionnelle ; les conflits en cause sont souvent de même type et engageant un même segment de la personnalité : l'inconscient ethnique". (G. Devereux).

Il ne s'agit pas d'une croyance seulement pour ces personnes, mais d'une expérience personnelle qu'elles vivent, nous l'avons vu, de manière si intruse, si forte. On conclut donc à l'anormalité des aboyeuses.

Mais sont-elles moins névrosées que les névrotiques "idiosyncrasiques" ? Leurs symptômes sont certes rassurants pour la population apparemment indifférente au défilé de la Pentecôte, habituée à l'intrusion des paysans au domicile de l'aboyeuse, au désordre lors de la messe ainsi qu'aux hurlements plaintifs. Cette exhibition est toutefois pour le moins insolite et trouble l'observateur normal "et c'est cet insolite qu'il perçoit au niveau de l'inconscient comme étant d'une "familière mais inquiétante étrangeté" (uncanny = unheimlich) au sens freudien". La réponse à cette question est que s'il est vraisemblable que toutes les aboyeuses sont des hystériques, il est aussi vraisemblable que toutes les hystériques ne sont pas des aboyeuses, et que ce qui les différencie, c'est la localisation des conflits : dans le segment ethnique de l'inconscient pour l'aboyeuse, dans le segment idiosyncrasique pour la névrotique "privée", et non une différence de gravité de leur maladie.

Relevons encore cette assertion de Devereux : "Il va de soi que ma théorie des psychoses ethniques n'exclut nullement la possibilité de classer également ces désordres selon la nosologie psychiatrique traditionnelle. Ainsi l'imu et le latah sont presque certainement des hystéries et ainsi de suite". Nous n'avons donc pas de gêne à classer les aboyeuses comme hystériques avérées.

Notons qu'il est peut-être abusif d'employer le terme "d'aboyeuse privée", la nature du trouble n'étant sans doute pas différente de l'aboyeuse traitée au pèlerinage de Josselin. Mais ce qui les sépare, c'est, outre la classe sociale, le recours ou non au rite thérapeutique.

Le terme de guérison est, bien entendu, abusif, car il ne peut s'agir que d'une rémission dans le sens où les conflits restent enfouis dans l'inconscient et peuvent resurgir à tout moment lors des avatars de la vie quotidienne ; cette guérison toute apparente est due à la non-prise de conscience des conflits ayant déclenché la symptomatologie. Ceci explique l'existence de crises d'aboiement en dehors des périodes de la Pentecôte, et la répétition saisonnière des exorcismes.

E) Etude des mythes, contes et légendes
Le Symbolisme du Chien

Dans ce chapitre, nous allons étudier comment "le choix du symptôme", l'aboiement, peut s'insérer dans un réseau de mythes, contes et légendes. Cette insertion a trait au domaine mythique indo-européen, celtique et breton. Elle montre comment les hystériques inscrivent dans leurs corps, certains items culturels.

a) les cynocéphales et le symbolisme sexuel du chien

1) la légende des cynocéphales :

. Cette légende est née en Inde. Elle est rapportée par P. Sebillot ("Revue des traditions populaires", 1890) dans la rubrique "les monstres dans la légende et dans la nature ; nouvelles études sur les traditions tératologiques". Cette étude rassemble les ouvrages d'auteurs anciens, les récits des voyageurs et les compilations réalisées au XVIè siècle.

"Ces cynocéphales habitent la montagne ; ils vivent de leur chasse et n'exercent aucun métiers. Lorsqu'ils ont tué quelque animal, ils le font cuire au soleil. Ils élèvent aussi des troupeaux de brebis, de chèvres et d'ânesses, dont ils boivent le lait. Les cynocéphales font un radeau sur lequel ils mettent une charge de ce fruit ; ils y joignent de la fleur de pourpre bien nettoyée, avec de l'ambre qu'ils exportent tous les ans. Ils font aussi tous les ans présent au Roi d'une égale quantité de teinture rouge et de l'ambre. Ils vendent le reste aux Indiens, et tirent en échange du pain, de la farine et des étoffes de coton. Ils sont invincibles car ils habitent des montages élevées et escarpées. Le Roi leur envoye tous les cinq ans en présent trois cent mille arcs ; autant de javelots cent vingt mille peltes, et cinquante mille épées.

Les cynocéphales n'habitent pas dans des maisons mais dans des

cavernes. Ils vont à la chasse d'animaux sauvages et ils sont très agiles. Les femmes se baignent une fois tous les mois, après les maladies de leur sexe ; les hommes ne se baignent point. Leurs habits sont des peaux tannées et très minces. L'habillement des femmes est le même. Ils ne font point usage de lits ; des feuilles d'arbres leur en tiennent lieu.

Ils ont tous, hommes et femmes, une queue au-dessus des fesses, comme les chiens ; mais elle est plus longue et plus velue. Ils voyent leurs femmes à la manière des chiens ; les voir autrement, ce serait chez eux une infamie. Ils sont justes, et ce sont de tous les hommes ceux qui vivent le plus longtemps. Ils poursuivent leur carrière jusque 170 ans et quelques uns jusqu'à 200".

On voit donc que pour les Indiens, ces hommes-chiens étaient

. "sympathiques", pleins de bonté , de sagesse.

. pacifiques

. respectés

Toute idée péjorative est donc absente.

Cette légende des hommes-chiens se retrouve dans la plupart des pays du monde :

. En Asie, "qui paraît être leur séjour préféré, le chien est l'ancêtre des Aïnos : aussitôt que le monde fut sorti des eaux, une femme vint habiter la plus belle des îles qu'occupe aujourd'hui la race Aïno. Elle était arrivée sur un navire poussé par un vent propice d'occident en orient. Elle vécut plusieurs années, heureuse dans un magnifique jardin qui existe encore, mais dont nul mortel ne connaît l'emplacement. Un jour elle alla se baigner dans le fleuve qui séparait son domaine du reste de l'univers. Ayant aperçu un chien qui nageait vers elle avec rapidité, elle sortit de l'eau pleine d'effroi : toutefois, le chien la rassura lui demandant la permission

de rester près d'elle, pour lui servir de protecteur et d'ami. Elle se laissa persuader, et de leur union naquit le peuple Aïno". De même pour les Javanais.

• En Asie centrale, des demoiselles rencontrèrent un chien rouge qu'elles prirent pour compagnon ; "Au bout d'un an, la troupe vagabonde avait doublé en nombre. Telle fut l'origine de la nation Khirghize".

• La Chine possède aussi son peuple d'hommes-chiens ; ces hommes-chiens sont signalés dans un ouvrage sur la dynastie des Tchéou, ouvrage antérieur à notre ère, où l'on évoque "le royaume des Keou" (chiens). Au Xè siècle, dans les "Annales des Cinq dynasties", une description détaillée de ces habitants existe : "les habitants du pays de Keou ont le corps d'un homme, la tête d'un chien, les cheveux longs, pas de vêtements".

. En Amérique, ces peuples si singuliers ont un caractère plus péjoratif : il s'agit de tyrans ayant la particularité de se transformer en chiens pendant la nuit ; ils avaient pour épouse les femmes Dennés ; on appelle les hommes "pieds de chien" ou "fils de chien" ; ils pratiquent l'anthropophagie.

. L'Europe offre plusieurs exemples de ces individus

En Prusse, il existe une tribu dont chaque individu s'attaque isolément à une grosse troupe et se fait tuer par forfanterie. Ils ont la figure saillante, et le museau allongé comme le chien. Ils ont une allure brave. On cite par ailleurs quelques livres que les Borous ont des visages de chiens ; "c'est une manière de dire qu'ils sont très braves".

Les Esquimaux ont eu aussi leurs hommes-chiens : "ils avaient une face et une posture d'homme, et des pattes et une queue comme les chiens. Ils étaient armés d'arcs. Ils s'appelaient Eskelit".

Une légende irlandaise rapporte un récit concernant la naissance et la jeunesse de Fingal : le chien Bran, limier fidèle de Fionn, que nous verrons avec le chien Sccolving associés aux exploits de Fingal sont nés d'une soeur de Fionn qui avait été métamorphosée en chienne. Ils ont donc une âme humaine dans un corps de chien. C'est ce qui explique leur intelligence et leur attachement au héros. Le chien Bran fut tué plus tard par Fingal lui-même parce qu'il avait dévoré le chien de Gawll. Depuis lors, Fionn ne cessa de pleurer. On remarque l'apparentement avec les légendes indiennes des cynocéphales. Cette légende des hommes-chiens, originaire de l'Inde, est liée à l'idée de force et de courage.

En France, nous connaissons un exemple de ces créatures extraordinaires ; en voici la narration faite par C. Lecouteux ("Les Cynocéphales", Cahiers de Civilisation Médicale ; Poitiers ; avril 81) : "Les hommes à tête de chien de Vezelay : les visiteurs de l'abbatial de Vezelay ne cachent pas leur surprise en voyant la figuration au tympan du narthex d'êtres fabuleux et notamment d'hommes à tête de chien qui se grattent le cou, et ils se posent la question : comment la pensée du moyen-âge a-t-elle infanté de tels êtres ? Il convient de savoir que dès le VIIè siècle avant Jésus-Christ, Hésiode parle des cynocéphales et d'autres écrivains les placent dans les montagnes de l'Inde, en Ethiopie ainsi qu'à l'extrême Nord de l'Europe. La croyance en de tels êtres est si ancrée que l'église se préoccupe de savoir si de tels monstres étaient des êtres humains et s'ils devaient recevoir le baptême".

Cet exposé sur les cynocéphales montre que le chien est l'ancêtre mythique de l'humanité ; il est un héros civilisateur, règne sur des peuples nobles, respectables ; son symbolisme est donc riche de signification

sexuelle ; nous avons vu qu'il est l'intermédiaire entre ce monde et l'au-delà lié aux divités chtoniennes représentées avant tout par la Déesse.

2) le symbolisme sexuel du chien

Ce symbolisme sexuel du chien est renforcé par le fait qu'il est considéré comme le maître du feu : le feu a, lui aussi, une signification sexuelle, de par sa technique d'obtention par frottement, en aller-retour, à l'instar de l'acte sexuel. Le feu obtenu par frottement est donc envisagé comme le résultat d'un acte sexuel. Pour les Bambara (cf. "Dictionnaire des symboles", de Jean Chevalier et Alain Gheerbrant ; Seghers), "le chien est comparé à la verge ; par euphémisme, ils emploient même le mot chien pour la désigner. Cette association proviendrait de l'analogie qu'ils établissent entre la colère de la verge -l'érection- devant la vulve, et l'aboiement du chien devant l'étranger ; elle proviendrait aussi de la gloutonnerie sexuelle de l'homme, dont l'avidité dans ce domaine n'a d'équivalent que la fin canine. Des mythes turco-mongols font état de femmes fécondées par la lumière ; ils précisent souvent que celle-ci, après avoir visité la femme, la quitte sous la forme d'un chien jaune ; ce qui n'est pas sans rappeler le chien couleur de lion, éminemment solaire, des Aztèques". On a vu que chiens et loups sont à l'origine de la création de plusieurs peuples, chez les amérindiens, les turcs, les mongols, les indiens, les européens... Xolotl, le dieu-chien, a, chez les Aztèques, volé les ossements aux enfers, ossements dont devait naître la nouvelle race humaine. Le chien est aussi lié à la lune, dont il est possible de l'apercevoir sur les taches de celle-ci ; or l'on sait que les éléments Terre-Lune-Eau sont associés à l'idée de féminité : le chien se retrouve donc dans de nombreux mythes entant que héros libidineux. "En Amérique du Nord,

l'analogie feu-acte sexuel-chien se précise chez les Sia et Navaho du Nouveau Mexique, les tribus de Californie : le coyote invente le feu par friction ou bien le vole et l'apporte dans ses oreilles, ou encore organise la course de relais, grâce à laquelle les hommes le ravissent aux dieux."

Nous allons étudier à présent, plus précisément chez les Celtes, le rôle qu'il joue dans les mythes ; nous pourrons constater que ce rôle est important et flatteur:

b) le symbole du chien dans la mythologie celtique

Le symbole du chien, dans pratiquement toutes les mythologies, est associé à l'enfer, à la mort, au monde invisible, où règnent les divinités chtoniennes ; cette constatation complète le caractère sexuel, féminin, de ce symbole. En effet, dans la mythologie celtique, le culte de la Terre-Mère représente une attitude religieuse fondamentale ; ce culte remonte aux débuts de l'agriculture : la terre labourée représentait la fécondité, la semence déposée donnant naissance à la vie, aux plantes. Cette origine du culte représente donc la sublimation de l'espérance liée aux travaux agricoles, nécessaires à la vie. Les représentations de la Grande Déesse, ou Déesse-Mère, à fonction maternelle, sont multiples. Elle est, chez les Celtes, appelée "Rigantona", la Grande Reine. Citons Yann Brékilien ("La Mythologie Celtique") : "Rigantona est une déesse-jument, conductrice des âmes. Son royaume était, comme il se doit, le royaume des morts. Sa figure était identique chez les Gaulois, qui la nommaient : Epona, la Grande Jument. Nombreux sont les monuments et statuettes qui la représentent sous la forme d'une jeune femme assise - le plus souvent à droite - sur une jument". Par ailleurs, "Mère"-"Matrice" et "matière"

proviennent de la même racine et symbolisent la fécondation.

Quelques exemples viendront illustrer cette association de la Femme et du Chien, en ce qui concerne le domaine où la Femme règne :

- Dans le culte de la Déesse-Mère, est associé un personnage masculin, Cernunnos, dont le crâne est orné de cornes de cerf. Arawn, figure transposée de Cernunnos, roi de l'Abîme, du Royaume des Morts, parcourt la forêt ; il possède une meute de chiens blancs tachés de rouge, symboles des âmes trépassées.

- Ogmios, appelé en Irlande "Ogmé" ou "Ogma" est un dieu qui incarne surtout la fonction guerrière, il est avant tout un dieu céleste ; accessoirement, il conduit les hommes à la mort ce qui lui confère donc un caractère de dieu chtonien ; c'est pourquoi ce dieu est souvent représenté accompagné d'un chien, l'animal qui garde le royaume des morts.

- Cúchulainn est l'un des principaux personnages de la mythologie irlandaise ; c'est une image dérivée d'Ogmios ; c'est aussi un dieu guerrier ; il possède aussi une double fonction, céleste et chtonienne : il est le "chien de Culann".

La Déesse-Mère, conduit donc, accompagnée du chien, les âmes dans l'au-delà ; le chien a donc un rôle de psychopompe.

c) les contes et légendes apparues après la christianisation

Ces légendes plus récentes que nous allons décrire montrent la permanence de l'importance du thème du chien, chez les Celtes et les Bretons, par le nombre élevé de légendes que nous avons trouvées ; elles montrent les rapports que cet animal entretient avec la femme et l'au-delà. Mais, fait nouveau, il lui est prêté un caractère maléfique sans doute sous

l'influence du Christianisme : le chien représente ou bien est lui-même le diable.

Commençons par cette légende lettone : "quand Dieu eut créé Adam, il l'endormit et lui prit une côte, qu'il plaça sur une souche puis il alluma sa pipe. Il voulut faire de cette côte une femme. Pendant que Dieu se réjouissait ainsi, en fumant sa pipe, un chien accourut on ne sait d'où, saisit la côte et s'enfuit. Dieu poursuivit le fuyard et, au moment où le chien s'apprêtait à sauter à travers une rivière, Dieu l'attrapa à la queue. Dans l'entraînement, il sauta et la queue resta dans les mains de Dieu. Et comme il ne put pas franchir la rivière pour aller reprendre la côte que le chien avait toujours, il fit la première femme de cette queue de chien". Cette version originale de la création de la première femme connote encore le lien unissant dans les mythes, la signification symbolique sexuelle du chien.

En Bretagne, les légendes où le chien est employé comme animal principal nous sont apparues plus nombreuses en Bretagne Occidentale qu'en Haute-Bretagne. En voici quelques extraits :

- "Superstition, croyances et légendes de Cap Sizun" : Au mois de mars, après les tempêtes, on entend, la nuit, toujours au nord de soi, des jappements, au haut des airs, mais si haut qu'on ne peut rien apercevoir. Ce sont les Chass ar Gueden, les Chiens des Equinoxes, esprits sortis de l'enfer, qui essayent de remonter au ciel.

- Saint Sesne, en Basse-Bretagne, est le patron des chiens malades. Dieu l'avait d'abord nommé, en raison de ses vertus, le saint tutélaire des femmes, mais il fut tellement effrayé de l'immensité de sa charge qu'il le supplia de la lui ôter. Dieu lui apparut pendant son sommeil et, pour le contenter, lui dit qu'il protégerait désormais les chiens. D'autres saints veillent sur les chiens, dont saint Tujean ; ce saint avait une soeur qui, fort jolie, était en butte aux entreprises des hommes ; n'étant pas arrivé

à l'en préserver il s'écria : "il est plus aisé d'empêcher un chien enragé de mordre qu'une fille de mal faire !" Dieu l'entendit et le chargea de veiller sur les chiens fous de la Bretagne et d'en préserver les bons chrétiens qui le prieraient en invoquant son nom.

- Les croyances aux loups-garous en Bretagne ont toujours été très fortes, les descriptions très vivantes et très précises ; le loup-garou a généralement commerce avec le diable, quand ce n'est pas lui-même, le diable en personne. Souvent, le loup-garou est un homme transformé en loup-garou malgré lui, en raison d'une punition liée, entre autres, à l'inobservance des règles dictées par la religion : il y a obligation pour un être humain, à se transformer en loup-garou la nuit, pendant un certain temps. On ne peut manquer de faire le rapprochement avec la punition infligée aux Aboyeuses dans la légende.

- Citons le chien noir de Brennilis, légende rapportée par P. Sebillot : "On l'appelle dans le pays le chien noir du marais (marais où il y a un gouffre sans fond qui est une des portes de l'Enfer). A la nuit, le diable erre aux alentours, sous la forme d'un chien noir cherchant une proie parmi ceux qui ont commis de graves péchés. Il les conduira dans la tourbière. On ne le voit plus depuis qu'on envoya vers lui une petite fille munie d'une burette d'eau sainte et d'un rameau de buis béni". Dans le Morbihan, on retrouve un chien noir sur la route de Noyal à Pontivy, sur le pont de Séniel, un autre se tenait près du pont de Saint-Fiacre : on assurait que c'était le diable. De même, à Plouaret un chien noir était, lui aussi, l'incarnation du diable.

- Un dernier exemple "parlant", est extrait de l'ouvrage "Légendes du Morbihan" de Fouquet : il s'agit de la roche aboyante, "menhir à demi-renversé que l'on voit dans la commune de Bains. On dit que c'est en

cet endroit que saint Convoyon, abbé de Redon, et saint Fiacre, qui habitait Trobert, village de Renac, aimaient à se reposer et à converser lorsqu'ils se visitaient. Un jour qu'ils étaient importunés par les aboiements d'un chien de berger du voisinage et qu'ils ne pouvaient obtenir son silence, ils le maudirent, et aussitôt l'animal fut changé en la Roche Aboyante".

x

x x

Le symbole complexe du chien se retrouve donc dans les légendes et les mythes indo-européen, celtique et breton. Ce symbole très riche et complexe a été utilisé comme symptôme lors des manifestations collectives de Josselin. De ce symbolisme, on peut retenir les caractères principaux :

- le symbolisme sexuel
- l'association à la Femme notamment dans la liaison entre le monde présent et l'au-delà.

On constate à travers les légendes une évolution parallèle de la Femme et du Chien ; la femme et le chien se suivent, se côtoient... ou s'accouplent. Sous l'influence de la Christianisation, la sexualité est culpabilisée ; la femme voit son rôle amoindri ; en même temps, le chien est considéré comme le représentant du Diable, du Mal. Tout se passe comme si le symptôme des aboyeuses était la stigmatisation de ce conflit culturel ; les hystériques étant la cible de choix pour concrétiser ce conflit.

IV - R E F L E X I O N S sur la RELIGION, La CROYANCE, les RITES, l' OBSESSION..... et l' HYSTERIE.

Toute cette étude des aboyeuses et des rapports avec la religion catholique nous conduit à envisager la croyance dans ce qu'elle représente comme élément fondamental de l'humanité. On a déjà signalé limportance du phénomène religieux en Bretagne, dans le passé et encore de nos jours.

a) RELIGION et NEVROSE.

Il s'agit de relier l'individuel et le collectif. La religion permet aux individus de partager les mêmes angoisses, de se retrouver; elle permet de sortir de l'isolement, de l'inquiétude individuelle. Pour Freud, l'unique intérêt à la pratique d'une religion est une fonction de prévention :"La religion réussit à épargner à quantité d'êtres humains une névrose individuelle, mais c'est à peu près tout" (Malaise dans la Civilisation, I930). Les analogies entre la pratique religieuse et la névrose obsessionnelle se comprennent comme la répétition dans le temps - le rythme pouvant être quotidien, hebdomadaire, annuel.... - en un même lieu, d'un ensemble d'actes, de paroles, de situations immuables ; ceci constituant un effort pour maitriser le temps, l'éternité, la mort.

Il semble possible de relier la religion à d'autres types de névrose : par exemple, la religion catholique prescrit (ou prescrivait) beaucoup de conduites d'évitement. En ce qui concerne le phénomènes des aboyeuses, si l'on considère ce phénomène comme une religion mineure, on pourrait l'interpréter comme l'expression de l'aspect hystérique d'une culture, confronté, intégré et marginalisé tout à la fois par la religion dominante.

b) Les .BENEFICES de la CROYANCE.

Freud a considéré que dans les croyances se manifestent les désirs les plus anciens de l'homme, ce qui entraine une force de cohésion sociale considérable lorsque l'adhésion est partagée par la plupart des membres d'une population. Face àl'inacceptable constitué par la souffrance le mal, la guerre, réponds la force collective d'une conviction représentant un refuge contre l'angoisse individuelle et collective.

Claude ROY (1) considère le besoin d'espérer comme le dénominateur commun à tous les messianismes le bénéfice lié à l'appartenance au groupe est bien plus grand que les avatars de la croyance (transformation .... remises en cause partielles....)

Et l'auteur de citer Saint-Augustin, qui a constaté l'utilité de la croyance, partant du fait que la plupart des gens ont un grand besoin de croire pour vivre : "Car enfin, ce n'est pas par démonstration que je sais quels sont mes parents, mais par ouï-dire ; je crois de confiance, ce que tout le monde, à commencer par mes parents, eux-mêmes m'a affirmé sur ce point, de même que je crois à l'existence de César et à celle des rites étrangers où je ne suis jamais allé. Voilà le genre de croyance que je porte à l'immense majorité de mes connaissances, la raison n'y est pour rien : si j'exigeais des démonstrations de tout celà , il me serait impossible de vivre. Il est donc utile et même nécessaire de croire, entendons, de croire non rationnellement" (Traité "de l'utilité de croire"). Cette dernière phrase amène à s'interroger sur le domaine réservé de la croyance.

(1)"la croyance"- Nouvelle revue de psychanalyse n° 18 Automne 78 Gallimard

C.) Le DOMAINE DE LA CROYANCE.

On oppose souvent la raison à la croyance, cette dernière étant du domaine du mystère, du fantastique ; la conviction étant le "primum movens" et les preuves, secondaires. Cependant le doute accompagne toute croyance et le doute est le point commun entre le croyant et l'incroyant.

La critique ne peut en principe mettre en péril la croyance celle-ci reposant sur une conviction première. La croyance se manifeste bien entendu dans le domaine religieux, sacré, mais aussi dans le domaine séculier : politique, philosophique, social... La démarche intellectuelle est la même dans les deux cas (Claude Roy) (1) ; le vocabulaire employé est similaire. Actuellement, on observe, notamment en Amérique Centrale, la succession ou la simultanéité du militantisme politique et du mouvement chrétien, chez les mêmes individus constituant ainsi une sacralisation de la politique ou une politisation de la religion.

D) Les ORIGINES de la CROYANCE.

1) la croyance en sa propre existence.

C'est essentiellement à Winicott que nous ferons référence. Dans son article "Psychose et soins maternels" (1952), l'auteur développe l'idée que la santé mentale de l'enfant est établie par la mère pendant la période où elle procure les soins au nourrisson : "Sans crainte de paraitre sentimental, on peut parler ici de "dévotion" et employer ce mot pour décrire un aspect essentiel sans lequel la mère ne peut jouer son rôle et s'adapter activement, avec sensibilité aux soins de son bébé, des besoins qui au début sont absolus". Son étude a trait au stade primitif du développement affectif, au

moment où l'individu ne constitue pas une unité, ou l'unité est la structure "individu-environnement". Partant de là est définie une zone intermédiaire d'illusion, créée par le nourrison qui, pour l'adulte, correspond à l'utilisation de la religion ; il n'y aurait qu'une question de degré et non de nature entre certaines psychoses et la normalité.

L'essentiel des soins maternels est le "Holdiang" ou "maintien" :

"le maintien :

. protège contre les dangers physiologiques.

. tient compte de la sensibilité de la peau de l'enfant (toucher température), de la sensibilité auditive, de la sensibilité visuelle, de la sensibilité à la chute (action de la pesanteur) ; ainsi que du fait que l'enfant ignore l'existence de toute autre chose que le self.

. Il comprend toute la routine des soins de jour et de nuit, soins différents suivant l'enfant, puisqu'ils font partie de lui et qu'il n'y a pas deux enfants semblables.

. Il s'adapte aussi jour après jour aux changements dûs à la croissance et au développement, changements à la fois physiques et physiologiques". Cette continuité de soins doit s'adapter au changement, à l'évolution de l'enfant ; elle peut être compromise si par exemple existe un état dépressif chez la mère, celle-ci étant préoccupée par autre chose, cette qualité des soins peut aussi être endéfaut si l'investissement de l'enfant par la mère s'effectue selon un mode pathologique, l'enfant est un double narcissique de la mère (Joyce Mac Dougall) ; l'enfant se voit fonctionner et ne peut ressentir le plaisir, d'où, à l'âge adulte, la perte de la croyance en la possibilité d'exister par lui-même. La tendance à l'intégration entre psyché et soma est favorisée par l'environnement; si ce dernier est suffisamment

bon ; le psyché habite alors le soma de façon harmonieuse. Le tout-petit doit donc vivre pleinement la phase de l'expérience de l'aire traditionnelle entre la réalité interne et la réalité externe pour accéder à la croyance. Par la suite s'instaure la désillusion et la reconnaissance de la discontinuité entre réalité psychique et physique, mais sans qu'il y ait clivage.

2) L'expérience de la FOI.

Le petit enfant a une expérience prolongée de l'étrange : il reçoit des soins dont il ignore au début la provenance ; c'est peu à peu qu'il discerne l'objet qui le transforme ; la mère est localisée comme étant l'origine de ces changements comme "objet transformationnel" (1) Dans la vie adulte, l'expérience de croyance, que ce soit dans les domaines religieux ou séculiers, serait en quelque sorte la répétition de cette expérience transformationnelle, sa "reconnaissance", expérience qui permet la transformation du soi et de l'environnement ; cette nouvelle expérience constitue un souvenir, un rappel "rechercher l'objet transformationnel, c'est en réalité se souvenir d'une première expérience objectale" et ainsi rechercher "une relation qui s'identifie aux expériences transformationnelles cumulatives du soi". Cette quête est maintenue pendant toute la vie, la désillusion qui accompagne l'obtention de l'objet, entraînant la poursuite de cette quête.

(1) Christophe Bollers (déjà cité...)

C O N C L U S I O N S

Au cours de cette étude, nous avons mis en valeur un fait psychopathologique essentiel pour la compréhension de l'ethnopsychiatrie en Bretagne. Le travail présenté s'appuie sur une méthode pluridisciplinaire : il s'agit donc d'une ouverture de la psychiatrie à des domaines habituellement ignorés de son champ d'investigation. Cette ouverture est pour nous une source d'enrichissement et d'appréhension globale de l'homme souffrant, de l'homme breton en particulier en tant que sujet de sa propre histoire. En ce qui concerne l'hystérie, elle constituerait un moyen priviligié de communication indirecte, un protolangage, seul possible pour exprimer son agressivité face aux frustrations individuelles et collectives. Ces manifestations seraient en quelque sorte la préfiguration des mouvements féministes de protestation que l'on connait actuellement. L'hystérie, si ingénieuse à trouver de nouvelles formes d'expression, s'est modulée habilement pour permettre le défoulement de toute une population, féminine pour l'essentiel.

Cet aspect n'est pas, à notre avis, uniquement théorique, puisqu'il permet "d'expliquer" ou plutôt de mieux comprendre le fonctionnement actuel des couples, notamment de couples dont l'époux est éthylique- couples dans lesquels la femme occupe une place particulière et présente un comportement marqué par l'agressivité et une personnalité de nature pré-hystérique : ces femmes sont les descendantes et les héritières de ces Aboyeuses ; nous trouvons ainsi dans notre pratique quotidienne les fruits de cette recherche.

==========

BIBLIOGRAPHIE

ABRAHAM K.

"Psychanalyse et Culture"

Payot

BASTIDE R.

"Le rêve, la transe et la folie" Flammarion

"Sociologie des maladies mentales " Flammarion

BEBEL-GISLER D.

"La langue créole, force jugulée"

L'Harmattan

BENOIT G.

"Qu'est-ce que la psychiatrie transculturelle"?

"Légitimité et racines de la psychiatrie transculturelle"

L'information psychiatrique - Octobre 1964 - N°8

BREKILIEN Y.

"La mythologie celtique"

Jean Picollec - 1981

BRISSET C.

1) "Le culturalisme en psychiatrie (étude critique)"

L'évolution Psychiatrique - 1963 - p. 389 à 405

2) "Anthropologie culturelle et psychiatrie"

Encyclopédie Médico-chirurgicale de Psychiatrie 1960

CARRER P.

"Qu'est-ce au juste que l'ethnopsychiatrie ?"

Revue de Neuropsychiatrie de l'Ouest - N°58 - Novembre 77

"Le Matriarcat psychologique des bretons"

Payot - 1983

"L'oedipe en Bretagne"

L'information psychiatrique - Vol. 58 - N°7 - Septembre 82

CHEVALIER J. et GHEERBRANT A.

"Dictionnaire des symboles"

Segheers - 1981

COLLOMB H.

"Les aspects culturels des dépressions"

Revue du Praticien - Septembre 1978 - N°39

"Les bouffées délirantes en psychiatrie africaine"

Psychopathologie africaine - Vol. 1 - 1965

"L'Avenir de la psychiatrie en Afrique"

Psychopathologie africaine - Vol. 9 - N°3 - 1973

CORNEVIM M.

"Histoire de l'Afrique contemporaine"

Payot - 1972

DE CERTEAU M.

"La possession de Loudun"

Collection archives - Julliard 1970

DEVEREUX G.

"Essai d'ethnopsychiatrie générale"

Gallimard

"Culture et symptomatologie"

Actualités Psychiatriques - N°2 - 1978 - "Ethnologie et Psychiatrie"

"Ethnopsychiatrie complémentariste"

Flammarion - 1972

"Ethnopsychiatrica" - Revue semestrielle - N°1.1 - 1978

"La pensée sauvage" Editions - L'ethnopsychiatrie p. 7 à 13

ELLENBERGER HF et MURPHY HBM

"Les névroses et les état mineurs"

Encyclopédie médico-chirurgicale de psychiatrie - Vol. 5 - 1978

EY H. ; BERNARD P. ; BRISSET CH.

"Manuel de Psychiatrie"

Masson

FREUD S.

"Malaise dans la civilisation"

PUF

"Etudes sur l'hystérie"

PUF

"Totem et tabou"

PUF

"Cinq psychanalyses"

PUF

GAYRAD L.F.

"L'ethnopsychopathologie"

Actualités psychiatriques - N° 2 - 1978 : "ethnologie et psychiatrie"

HELIAS P.J.

"Le Cheval d'orgueil"

Plon

"Les autres et les miens"

Plon

ISRAEL L.

"L'hystérie, le sexe et le médecin"

Masson

KEIN J.P.

"De l'ethnographie à la psychiatrie transculturelle dans sa propre culture"

Perspective psychiatrique - 1978 - V - N°69 - "Ethnopsychiatrie en son propre pays".

KRESS J.J. ; DEPOUTOT J.C. ; ISRAEL L. ; SICHEL J.P.

"Hystérie"

Encyclopédie Médico-Chirurgicale de psychiatrie - tome 3 - 1971

LAPLANTINE F.

"L'ethnopsychiatrie"

Psychothèque

LEBESQUE M.

"Comment peut-on être breton".

Seuil

LEVI-STRAUSS C.

"Tristes tropiques"

Plon - 1955

"Anthropologie structurale"

Plon - 1958

"La pensée sauvage"

Plon - 1962

LINTON R.

"Les fondements culturels de la personnalité"

Dunod - 1968

MARKALE J.

"La femme celte"

Petite Bibliothèque Payot

MURPHY HBM

"Les psychoses"

Encyclopédie médico-chirurgicale de psychiatrie" - Vol. 5 - 1978

MEITINGER S.

"Pour une analyse ethnoculturelle de la Bretagne"

Revue de Neuro-psychiatrie de l'Ouest - Novembre 77 - N°58

PRINCE R.A.

"Thérapie et culture"

Encyclopédie médico-chirurgicale de psychiatrie - Vol. 5 - 1978

RAOUL Y. et RAOUL S.

"Culte dynastique et possession : le "tromba" de Madagascar"

L'évolution Psychiatrique - 1982 - N°4

ROHEIM G.

"Psychanalyse et anthropologie"

Gallimard - 1950

SIROIS F.

"Remarques sur l'hystérie collective"

L'évolution psychiatrique - Fascicule 1 (Janvier - Mars 1977)

SZASZ T.

"Le mythe de la maladie mentale"

Payot

"Le mythe de la psychothérapie"

Payot - 1981

TOUSIGNANT M. et MURPHY H.B.M.

"Fondements anthropologiques de l'ethnopsychiatrie"

Encyclopédie médico-chirurgicale de psychiatrie - Vol. 5 - 1978

WITTKOWER E.D.

"Perspectives de psychiatrie transculturelle"

L'information psychiatrique - N° 8 - Octobre 1964

ZELDINE G.

"Transculture et psychiatrie"

L'évolution psychiatrique - 1982 - N°4

WINNICOTT D.W.

"De la pédiatrie à la psychanalyse"

Petite Bibliothèque Payot

"Processus de maturation chez l'enfant"

Petite Bibliothèque Payot

"L'enfant et sa famille - les premières relations"

Petite Bibliothèque Payot

"L'enfant et le monde extérieur"

Petite Bibliothèque Payot

P L A N

pages

INTRODUCTION 1

I - LES LIMITES DE CETTE ETUDE. LES DEFINITIONS 4

A) LA SPECIFICITE CULTURELLE DE LA BRETAGNE 5

a) L'histoire des Celtes et des Bretons 5

b) La spécificité culturelle de la Bretagne 6

B) LE CONCEPT D'ETHNOPSYCHIATRIE 7

C) L'HYSTERIE... L'HYSTERIE COLLECTIVE 9

D) LE TARENTULISME : "La terre du remords" (E. DE MARTINO) 11

II - DESCRIPTION DES ABOYEUSES 21

A) ETUDE DESCRIPTIVE 22

a) L'enquête par la rencontre avec la population 22

b) L'étude historique à partir de documents 24

B) LE POINT DE VUE CLINIQUE, PSYCHIATRIQUE 43

III - L'INTERPRETATION GLOBALE DU PHENOMENE DES ABOYEUSES, DANS UNE PERSPECTIVE HISTORIQUE ET CULTURELLE 51

A) ETUDE DU CONTEXTE 52

a) le contexte politique et social en Bretagne 52

b) Le catholicisme en Bretagne à l'époque des réformes 53

c) L'influence limitée du protestantisme et du jansénisme 55

d) Influence majeure de la contre-réforme ou réforme catholique 55

1) lutte contre la paganisation 56

2) les injonctions et recommandations en matière de sexualité 57

e) la situation particulière en Morbihan et à Josselin 59

B) LE ROLE DE LA FEMME ; LE MATRIARCAT ; L'ACCULTURATION BRETONNE 61

Les retours aux cultes de la déesse-mère (dans les légendes P. 62) ; dans les hérésies et le paganisme ; et dans la religion catholique. 62

Les conséquences de l'acculturation - P. 68

C) LES FONCTIONS ASSUMEES PAR LE TRAITEMENT A JOSSELIN 73

a) l'utilité sociale 75

b) l'utilité individuelle 77

D) DISCUSSION A PROPOS DE L'ANORMALITE, DE L'ADAPTATION, DE LA GUERISON 79

a) symptôme standardisé et normalité 79

b) symptôme tapageur et gravité 79

c) une aboyeuse "non officielle" 80

d) l'inconscient ethnique 82

E) ETUDE DES MYTHES, CONTES ET LEGENDES 85

LE SYMBOLISME DU CHIEN

a) Les cynocéphales et le symbolisme sexuel du chien 85

1) la légende des cynocéphales 85

2) le symbolisme sexuel du chien 89

b) Le symbole du chien dans la mythologie celtique 90

c) les contes et légendes apparues après la christianisation 91

IV - REFLEXIONS SUR LA RELIGION, LA CROYANCE, LES RITES L'OBSESSION... et L'HYSTERIE 95

A) RELIGION ET NEVROSE 96

B) LES BENEFICES DE LA CROYANCE 97

C) LE DOMAINE DE LA CROYANCE 98

D) LES ORIGINES DE LA CROYANCE 98

CONCLUSIONS 101

BIBLIOGRAPHIE 103